

12315 CC 38

LES
CONFIDENCES
RÉCIPROQUES.

PREMIERE PARTIE.

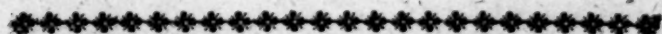
LES
CONFIDENCES
RECEPES



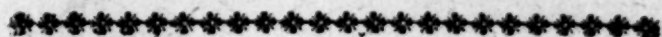
LES
CONFIDENCES
RÉCIPROQUES,

OU

ANECDOTES
DE LA SOCIÉTÉ DE MADAME
*LA COMTESSE DE B***.*



PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LXXIV.

LES

COMPTES

RÉCITROQUES

OU

ANECDOTES

DE LA SOCIÉTÉ DE MADAME

LA COMTESSE DE B...

PAR M. DE B...

PUBLIÉE PAR M.

DE B...



A LONDRE

M. DE B...



AVANT-PROPOS.

LES aventures que contient ce recueil , n'ont peut-être d'autre mérite que celui d'être vraies ; ç'en est un fort réel , & qui influe sur toutes les parties d'un ouvrage. La vérité semble se peindre d'elle-même ; elle trouve les esprits préparés à la recevoir & à la reconnoître ; au lieu que la fiction a toujours des côtés foibles , que tout l'art imaginable ne peut assez bien masquer , pour que l'on s'y méprenne.

Au reste , ceux qui ont écrit ces différentes aventures n'ont eu d'autre objet que de s'amuser réciproquement , & d'éviter l'ennui dans une campagne , où leur séjour projeté pour six semaines devint un séjour forcé de trois mois ; leur intention n'étoit pas alors d'amuser le Public : ils auroient pris , sans doute , plus de soin d'éviter les défauts & les négligences qui peuvent être dans le style ; ils auroient ajouté & recherché

I. Part.

A

ij - *AVANT-PROPOS.*

des beautés & des brillants qui n'y sont pas ; en un mot , ils auroient fait de plus grands efforts pour plaire à ce maître terrible , qu'ils n'en ont fait pour une société particuliere d'amis ; & peut-être auroient-ils fait plus mal en voulant trop bien faire ; ils auroient affoibli quelques endroits ; ils en auroient forcé d'autre ; souvent la vérité nue paroît trop simple , on veut l'embellir : on la déguise.

Quoi qu'il en soit , je n'ai pas cru devoir changer un mot à ce qui n'étoit pas mon ouvrage ; & ne changeant rien à celui des autres , j'ai voulu que le mien parût aussi aux yeux du Public tel qu'il avoit paru aux yeux de mes amis. J'ai remis le tout au Libraire , sans vouloir même le relire , pour éviter la tentation de corriger.

Le hasard me conduisit chez la Comtesse de B.... , la veille de son départ pour une de ses terres : elle y alloit prendre le lait avec deux de ses amies , qui étoient condamnées au même régime. Le Chevalier de Florignan son neveu , me proposa d'être de la partie : c'étoit un voyage

AVANT-PROPOS. iiij

de six semaines, pendant lequel il falloit se résoudre à ne faire aucun excès : beaucoup lire, beaucoup chasser, se coucher de fort bonne heure, ne point jouer, manger aux mêmes heures ; tel étoit le plan.

Cette vie si réglée, si salutaire & si peu connue de tout ce qui s'appelle gens de plaisir, me fut proposée comme un remède.

Je partis donc le lendemain avec Madame de B.... & son neveu ; les deux amies de Madame de B.... étoient Madame de Cirvac, & Madame d'Harville, toutes deux veuves, ayant chacune un neveu, & un ami de leur neveu.

Madame d'Harville étoit extrêmement enjouée, son neveu ne l'étoit pas moins ; & l'ami qu'il avoit choisi pour faire compagnie à sa tante, étoit la folie même ; c'étoit le Vicomte de Nantel.

Madame de Cirvac étoit sombre & mélancolique : le Marquis de Lery son neveu en tenoit beaucoup ; & l'ami qu'ils avoient choisi renchérissoit encore sur

iv *AVANT-PROPOS.*

le caractère de la tante & du neveu : on le nommoit Boilmont.

Notre trio étoit mitoyen : le Chevalier de Florignan & sa tante n'étoient ni gais ni tristes ; & j'ai comme eux aussi peu de disposition à une gayeté folle qu'à la mélancolie.

A peine fûmes-nous arrivés, que des pluies excessives & continuelles nous empêchèrent de chasser, & de faire aucune promenade ; la rivière, au bord de laquelle étoit bâtie la maison, vint à déborder, & nous entourra ; la petite-vérole vint encore affiéger le village & tout le canton : au moyen de quoi toute communication au-dehors fut retranchée, & nous nous trouvâmes bloqués & reclus, sans savoir pour combien de temps.

Nous passâmes quinze jours sans nous en appercevoir ; mais au bout de ce temps, une sorte de langueur & de sécheresse vint nous gagner ; notre provision de Livres nouveaux étoit épuisée, nos brochures étoient lues & relues : il y avoit parmi nous plus de gens

AVANT-PROPOS. v

d'esprit qu'il n'en faut pour former une société amusante, & pour jeter du brillant dans une conversation qui languit. Nantel seul en étoit fort capable, Madame d'Harville aussi; mais justement après avoir été d'abord les plus fols, suivant leur caractère, ils étoient devenus les plus tristes; parce que plus l'esprit est vif & plein de feu, plus il a besoin de se renouveler pour s'entretenir le même : la contrainte l'épuise, & change sa nature.

La Comtesse de B. . . s'aperçut bientôt de l'ennui dont nous étions tous menacés, & peut-être elle-même. Pour le prévenir, elle nous proposa différents moyens, dont aucun ne nous plût d'avantage que celui d'écrire chacun une aventure, qui nous fût personnelle. La seule loi quelle nous imposa, & à laquelle nous nous soumîmes tous, fut de ne rien déguiser que les noms, de ne rien embellir aux dépens de la vérité.

Nous convînmes que nous emploierions nos moments d'ennui à écrire

vj *AVANT-PROPOS.*

dans la matinée, & que ce qui se trouveroit écrit la veille, serviroit à l'amusement commun pour le lendemain; que chacun feroit la lecture de ce qu'il auroit écrit. Nous convînmes aussi de ne nous rien communiquer dans le particulier, de ne nous faire aucun compliment, ni aucune critique dans les lectures qui se feroient en société, jusqu'à ce que l'histoire commencée fût entièrement achevée; car alors nous nous promîmes de dire sincèrement notre avis.

Ce traité fait, dès le lendemain, l'ennui disparut : nous nous trouvions tous occupés en particulier, & amusés en commun, chacun ayant un fonds de huit aventures à entendre, pour une seule qu'il avoit à donner.

Nous lisions nos Ouvrages par morceaux détachés, à mesure qu'ils étoient faits; mais chaque aventure doit être mise ici de suite, & non par fragments, comme elle a été lue; cette interruption qui étoit nécessaire, & qui nous amusoit alors, seroit fatigante & peu agréable.

AVANT-PROPOS. vij

Je me trouvai le premier en état de lire, ayant écrit depuis peu de jours une aventure qui m'étoit arrivée tout récemment : au moyen de quoi, notre Académie de Brochures, ouvrit par la lecture de l'Histoire suivante.







LES
CONFIDENCES
RÉCIPROQUES.

PREMIERE PARTIE.

RÉLATION D'UN PETIT VOYAGE
PAR EAU,

*CONTENANT la preuve des avantages
& de la nécessité de l'argent comptant
pour tous les Voyageurs.*



U mois d'Avril de l'année der-
niere, deux amants, c'est-à-dire
une fille & un garçon, qui s'ai-
moient beaucoup, ennuyés de la
chêreté des vivres & des plaisirs qui avoit
affligé Paris tout l'hyver, partirent de cette
grande Ville sans linge & sans argent, par

A v

2 LES CONFIDENCES

le coche d'eau qui mene à Auxerre. Où alloient-ils ? où vouloient-ils aller ? Je n'en fais rien : ils ne le savoient pas trop eux-mêmes. Ils vouloient changer d'air ; c'est quelquefois un grand plaisir & une grande nécessité ; des voisins curieux , des créanciers intéressés , vous empestent l'air le meilleur & le plus pur : si l'on n'en changeoit promptement , on seroit exposé à mille inconvéniens ; on fait donc bien d'en changer : & je le conseille à tous ceux qui respireront un air endetté , un air espionné , un air trop connu , enfin un mauvais air.

Nos Amants avoient tous deux de quoi plaire : le Cavalier , que j'appellerai comme on voudra , avoit de la figure & de la jambe , d'assez beaux cheveux , presque toutes ses dents bien rangées , avec la dose d'effronterie nécessaire pour mettre le tout en valeur.

Je suis sûr qu'on lit tous les jours bien des portraits de Roman , brillants comme le soleil , dont les vrais originaux ne sont pas si bien qu'étoit M. (car il faut le nommer) Il s'appelloit Gallois ; mais on ne manqueroit pas de me chicaner sur le nom : appellons le donc Damon , pour éviter les tracasseries. Quelle misère ! qu'il faille mentir dans la première page , par une complaisance mal-entendue !

Damon donc étoit d'une très-jolie figure; & si je voulois décrire chacun de ses traits du ton consacré, je ferois de ce garçon-là une merveille de beauté, tout aussi pitoyable que le sont tant d'autres en ce genre. Notez qu'il avoit environ vingt-cinq ans, & ne manquoit ni d'esprit, ni de politesse.

La Nymphé, qui suivoit ses pas, étoit une fille charmante : c'est tout ce que j'en veux dire ; c'est le plus joli portrait que l'on puisse faire d'une fille; elle ressemble par-là à toutes celles qui ont le don de charmer.

Tel qui veut un minois riant, gai, enfantin, chiffonné, vif, étourdi, ne manque pas de croire qu'une personne charmante est faite ainsi.

Celui qui cherche de la majesté, du sérieux, de l'aquilin, du visage long, & de grands traits, entend tout cela par le mot de charmante.

Julie l'étoit donc; (c'est le nom de cette belle) elle avoit un grain de toutes les beautés & de toutes les graces, de l'ascendant, & pourtant de la douceur, de l'enjouement, sans étourderie : faite comme la mieux des trois Graces, & chantant comme celles qui n'ont d'autres talents que celui de chanter; la gorge & la peau belles par excellence; la jambe, & le bras tournés à ravir; enfin, Julie

4 LES CONFIDENCES

étoit. . . . Mais que le ton de Roman est aisé à prendre, & qu'il faut être en garde pour l'éviter ! Cette merveille entroit dans sa dix-septième année. Laissons les portraits , venons à l'Histoire.

On dit que l'oïseté est la mere de tous les vices ; mais ces vilains enfans qui ont une si sotte mere , ont un pere dont on ne parle point , qui est plus sot & plus vilain que la mere & les enfans ensemble : c'est le besoin. Il vient toujours du défaut d'argent , défaut le plus grand de tous , & le plus difficile à cacher : c'est celui qu'on pardonne le moins ; vous ne pouvez faire un pas qu'on ne le remarque.

Tous les autres vices de corps & d'esprit n'empêchent pas de boire , de manger , de dormir ; mais le défaut d'argent empêche toute fonction d'esprit & de corps : c'est le plus grand des maux , le grand mal , proprement dit , dont on ne guérit pas même par le grand remede.

Nos aventuriers n'avoient point d'autre défaut , mais ils l'avoient dans un degré éminent ; & voyez , je vous prie , combien on doit tâcher de s'en corriger , combien le ministère devroit avoir d'attention à empêcher le progrès de ce mal , qui devient chaque jour plus grand dans chaque état : excepté

cependant la Finance & l'Eglise , qui s'en défendent d'une façon que toutes les autres conditions admirent , sans pouvoir l'imiter.

Les gens en place devroient donc y avoir grande attention , comme je le disois tout à l'heure ; & cela à cause des suites qui en sont très-dangereuses ; car ce défaut seul fait plus de filoux & de catins, de meurtriers & d'empoisonneurs , que tous les autres ensemble ; il bannit la fidélité & la bonne foi d'entre les amants : avec les meilleurs intentions du monde , le défaut d'argent leur rend les vertus de leur état impraticables. J'en parle sçavamment , attendu les histoires du coche , passées sous mes yeux : je les conterai dans un moment , mais disons encore un mot des inconvénients qui naissent du défaut d'argent la chose en vaut bien la peine.

De tous les commerces, celui de la galanterie demande le plus de fidélité & de bonne-foi de la part des commerçants ; c'est aussi celui qui mérite le plus d'être protégé dans un Etat bien policé , puisqu'il produit à l'Etat d'excellents sujets , gens bien facés , bien tournés , que des considérations de famille n'empêchent pas d'être propres à tout , & de tout entreprendre , toujours bon soldats , quelquefois grands Capitaines , excellents Artistes , toujours chefs des familles de leur nom , & fils

6 LES CONFIDENCES

de leurs œuvres. Ils n'appartiennent immédiatement-qu'à l'Amour & à la Patrie, qui sont les plus grands maîtres & les premiers mobiles des grandes choses. Au-lieu que tout ce qui naît hors le commerce galant, naît paresseux & abâtardi, par l'idée de légitimité mal-entendue : ils s'occupent à attendre, souvent à désirer la mort d'un parent proche ou éloigné ; à recueillir & à dissiper des successions, & employent à ces vils amusements le temps de leur vie où ils pouvoient servir utilement leur Patrie.

Je le répète donc ; il est essentiel que la fidélité puisse subsister entre des amants tels que Damon & Julie : âgés, l'un de vingt-cinq ans, l'autre de dix-sept, ne demandant pas mieux que de s'aimer, & de faire tout ce que l'on fait si bien & si volontiers quand on s'aime, mais pour s'aimer ainsi, il faut vivre ; & pour vivre, il faut de l'argent.

Damon, dont j'acquis toute la confiance dans ce voyage, m'avoua de bonne foi qu'il en avoit beaucoup dépensé depuis quatre ans qu'il adoroit Julie ; & aussi pendant ces quatre années, il avoit reçu d'elle, toutes les preuves de constance & de fidélité capables de rendre un amant heureux ; il en avoit reçu le gage le plus cher de l'amour : ce Dieu leur avoit donné un fils, mais un

filz beau comme lui-même, & qui ne sembloit né que pour les attacher d'avantage, & pour embellir encore sa mere; pour lui donner (ce qui est le comble des merveilles) l'air plus fille que ne l'ont la plupart de celles qui le sont tout de bon.

Mais j'oublois que je n'ai pas encore dit un petit mot de moi comme Historien; je dois compte de mon nom, de mon état, sans quoi on ne me passeroit pas le *je*. Plus mon rôle deviendrait intéressant, & moins on me sauroit gré, d'ignorer à qui on a affaire; ce sera chose bientôt faite. Je m'appelle Sain-Fare; mon état est de ne rien faire; je suis Gentilhomme: j'ai été quatre ans Mousquetaire. J'appris dans cette école tous les petits riens qu'il faut savoir dans le monde; je suis devenu maître d'un bien suffisant pour n'être rien le reste de ma vie; s'il avoit suffi pour devenir quelque chose, peut-être en aurois-je eu la folie: je vis, je jouis, voilà toute mon occupation: j'ai dit,

Revenons à ces amants si tendres & si bien assortis: ils auroient continué de s'aimer, aussi utilement qu'ils l'avoient fait pendant ces quatre années, si le besoin d'argent n'étoit venu rompre un lien si doux; ils avoient tous deux l'air aussi épris que le premier jour: ainsi Julie, qui n'avoit alors que dix-sept ans,

8 LES CONFIDENCES

pouvant être mere jusqu'à quarante-cinq, auroit donné à l'Amour & à Damon nombre de chefs-d'œuvres pareils au premier ; elle seroit devenue un modele de fidélité & de fécondité , dont les annales galantes de son siècle auroient parlé, sans doute, avec éloge. Le besoin d'argent vient à la traversé ; il faut vouloir tout ce que veut ce monstre, & ne plus rien vouloir de tout ce que l'on vouloit : quelle fatalité !

Julie & Damon étoient entré dans le coche avec tous leurs charmes ; mais ils n'y avoient apporté , pour les soutenir , que fort peu de vivres ; ils commencèrent par en faire les honneurs de fort bonne grace , & les offrir aux inconnus qui se trouvoient dans la même cabane , & qui n'ayant pas l'appétit aussi ouvert , n'accepterent pas la proposition. Ces jolis enfans commencerent donc à boire & à manger seuls par gentillesse & par dépit, & vinrent à bout de tout ce qu'ils avoient offert, de tout ce qu'ils avoient résolu de manger , enfin de tout ce qu'ils avoient au monde, & , notez , je vous prie , que cela se faisoit en disant de fort jolies choses , & avec autant de liberté d'esprit , que s'ils avoient su où en prendre par la suite ; non, il n'y a que les François , & les François aimables , qui ayent ces sortes de grâces.

Le temps de la digestion fut encore un temps de tendresse réciproque , & de gaieté parfaite : mais le grand air , & sur-tout celui qu'on respire sur l'eau , est un dissolvant très-actif pour des estomacs parfaits : tels étoient ceux de Damon & de Julie ; l'appétit revint donc , & revint bien plutôt qu'on ne l'attendoit : il ramena avec lui , d'abord le sérieux , ensuite la tristesse , enfin la langueur ; nos amants se devinoient , ils se regardoient d'un air distrait & chagrin ; ils n'osoient se parler.

Mais si je n'apprenois pas pourquoi ce couple charmant se trouvoit si denué , on ne manqueroit pas de prendre Julie pour quelque misérable petite grisette , ramassée au hasard par un libertin , sans mœurs & sans goût ; ceux qui commencent par décider sans retour , & qui méprisent volontiers tout ce qui paroît mal en point , ne manqueroient pas de dire : Ce Damon & cette Julie tomboient-ils des nues ? Comment s'embarquoient-ils , sans provisions , sans un sol , sans ressource ? N'avoient-ils l'un & l'autre ni parents ni amis ? Quel est l'enfant de bonne maison qui s'avisera de sortir de chez son pere , les mains vuides , pour faire un pareil voyage ? Deux étourdis peuvent bien croire qu'avec beaucoup d'amour & peu d'argent , on va loin :

ils peuvent entreprendre le tour du monde avec vingt ou trente pistoles : mais du moins ils ne partent pas sans cela.

Vous avez raison : mais écoutez, gens injustes, gens impatients, écoutez ; tout ce que vous pensez qu'il falloit faire, avoit été fait autant qu'il pouvoit l'être.

Premièrement, Julie étoit sortie dès l'âge de treize ans de la maison d'une veuve fort riche, qui passoit pour sa tante, quoiqu'elle n'eût ni frere ni sœurs mariés : cette veuve étoit femme de condition, ainsi Julie étoit au moins sa niece.

Elle avoit quitté la maison de cette tante : pourquoi ? Pour éviter le Couvent ; la raison est bonne. Une meilleure encore ; c'est que cette tante ne vouloit pas qu'elle aimât Damon, & vouloit l'aimer seule. Voilà donc une tante dure qui veut réduire un enfant de treize ans à l'impossible.

Damon, de son côté, fort amoureux de la niece, & nullement de la tante, n'étoit point sorti comme un sot de la maison de son pere, qui étoit un homme de Robe, très-riche, fort avare, & encore plus vindicatif.

Ces enfants vont grandir en pays étranger : ils y passent quatre ans, & reviennent à Paris, encore mieux fournis d'or & de bijoux qu'ils n'étoient partis ; & cela par des

R É C I P R O Q U E S. II

aventures singulieres dont il n'est pas ici question.

Damon apprend en arrivant que son pere, avant de mourir, a pris soin de le déshériter, & que Madame de Vaudran, tante de Julie, a quitté Paris, & vit dans une terre; il compte qu'en changeant de nom & de quartier, personne ne s'avisera de se souvenir d'eux : ils jouissent, ils s'amuse, ils se montrent par-tout; leur petit trésor diminue à vue d'œil, il venoit de finir le jour même que Damon fut averti, en sortant de l'Opéra avec Julie, qu'elle avoit été reconnue par gens chargés de la faire arrêter, qu'ils le feroient l'un & l'autre, s'ils rentroient chez eux.

La premiere idée qui leur vint fut de quitter Paris dès le lendemain, sans savoir où ils iroient; la voiture d'eau leur vint à l'esprit, comme celle qui laisse le moins de traces.

Damon avoit un coquin de valet, peut-être assez mal payé de ses gages, il le chargea, faute de pouvoir mieux faire, de vendre quelques bijoux qui se trouvoient sur eux, & qui pouvoient produire quarante ou cinquante louis; ils avoient erré toute la nuit, sans oser entrer dans aucune maison d'amis, ni dans la leur. Dès cinq heures du matin,

ils se blottirent dans le coche, & y attendoient très-impatiemment le valet porteur de leur fortune présente ; mais le valet ne revint pas , & la voiture partit.

Le hasard seul avoit fait prendre à Damon, dès cinq heures du matin, de quoi faire un déjeuner très-léger , en attendant les fonds & les provisions que son domestique étoit chargé d'apporter. Que pouvoient-ils faire de mieux en pareil cas ?

C'est ce déjeuner léger , cette unique ressource qui étoit consommée & digérée sans retour , lorsqu'une vieille, très-bien pourvue, de tout ce qui faisoit le besoin actuel de Damon , c'est-à-dire de pâtés , de langues , & de tout l'attirail bachique , s'avisa de lui faire des offes. Elle les accompagnoit de toutes les petites grimaces minaudieres qui sont propres à mettre le comble à la laideur des vieilles laides , & à faire voir , à tous ceux qui les regardent , ce qu'elles demandent , quand elles veulent donner d'un air enfantin & galant qui leur sied si mal ; elles sont , dans ces moments , les seules qui ne voyent plus goutte.

Madame Prévôt , c'est le nom de cette vieille vivandiere , présentoit avec acharnement le bout d'une langue fourée à Damon , qui le refusoit de l'air d'un homme qui l'au-

roit accepté d'une autre main que de celle qui l'offroit ; il avoit de temps à autre des tentations de le prendre , pour le partager , fans doute , avec Julie. Mais elle lui faisoit des signes de tête qui vouloient dire , quelle ne se sentoît pas encore assez pressée pour rien tenir de Madame Prévôt. De son côté , la Dame ne faisoit ses offres qu'à Damon , & lançoit à Julie des regards de rivale.

A l'air engageant de Madame Prévôt qui lui seyoit si peu , succéda certain air demi-piqué qui ne lui alloit pas mieux. Elle jura qu'elle ne mangeroit point , que Damon ne mangeât aussi ; dit que c'étoit apparemment par mépris ; qu'elle n'avoit cependant rien que de fort bon ; qu'on pouvoit bien s'en rapporter à elle ; qu'elle étoit la femme de France la plus délicate , la plus propre ; elle enfila , à l'occasion de sa propreté , tant de proverbes & de rebuts , qu'il eût fallu une mémoire d'ange pour les retenir , & qu'il faudroit une aussi bonne patience pour les lire.

Cette première tentative n'ayant pas réussi , Madame Prévôt en médita une seconde ; mais elle voulut s'y préparer. Elle tira un petit miroir de poche , rajusta sa coëffure , passa la main sur ses sourcils , se pinça les levres , frotta avec son mouchoir deux gros os rouges qu'elle avoit placés au-dessous des yeux ,

14 LES CONFIDENCES

c'est-à-dire de deux trous si profonds, qu'on n'auroit pu y jeter les yeux sans les perdre : aussi n'étoit-ce pas des yeux que ce qui pétillait dans ces trous : qu'étoit-ce donc ? Eh qu'importe. Elle accusa le grand air de lui avoir déjà bruni la peau ; & pour nous prouver cette injure de l'air, en disant qu'elle mouroit de chaud, malgré la bise très-froide qui souffloit, elle ôta brusquement un grand mouchoir blanc, plus agréable à voir cent fois que ce qu'il cachait, & nous montra un squelette ridé, couvert d'une peau jaune & huileuse, dont le fond étoit rougeâtre, tirant sur le verd ; puis se retournant tout-à-coup du côté de Damon, elle lui demanda d'un ton attendri, s'il feroit encore long-temps cruel ? s'il ne mangeroit point ? s'il ne vouloit point qu'elle mangeât ? Et qu'ayant juré de ne le pas faire sans lui, elle étoit résolue de garder ce serment, quelque besoin qu'elle en eût.

Je dis à Damon qu'il n'étoit pas poli de refuser si long-temps une Dame qui ne paroïssoit pas avoir le temps d'attendre. Je ne fais s'il y avoit quelque chose de plaisant dans mon sérieux ; mais Julie, qui étoit comme ensévelie dans le sien, fit tout-à-coup un tel éclat de rire, qu'elle donna le branle à toute la cabane, composée de

huit autres personnes ; chacun rit , & rit long-temps , fans trop favoir de quoi : Damon rit comme les autres.

Madame Prévôt & moi étions les seuls qui n'avions pas ri ; malheureusement je vins à jeter les yeux sur elle , je la trouvai si risible , si déconcertée & si en colere , que je ne pus m'empêcher de rire à mon tour.

Alors sa fureur éclata contre moi , contre Damon , contre sa maîtresse : si elle avoit eu cent langues , elle eût trouvé à les employer toutes : elle se servit long-temps de la seule qu'elle eut , à nous dire à tous des injures ; elle l'auroit usée vingt fois avant de me mettre en goût d'y répondre : de sorte qu'elle se tut enfin , d'épuisement & de fécheresse de gosier.

Un jeune homme convalescent & assez mal rétabli de je ne fais quelle maladie , avoit de son côté fait des tentatives pour séduire l'appétit de Julie ; il la pressoit nonchalamment & avec toutes les grâces d'un fat incorrigible. Il auroit été d'une jolie figure , s'il avoit eu l'air sain ; mais on ne pouvoit dire si sa maigreur plombée venoit d'avoir été mal guéri , ou d'avoir encore besoin de remèdes. Il auroit eu de l'esprit & de l'agrément ; s'il avoit eu de la douceur , de l'éducation , de la politesse ; mais il n'avoit rien de tout

cela, parce que la vraie politesse, celle que les gens de toutes conditions veulent absolument trouver dans les autres, par conséquent celle qu'il faut avoir pour plaire en quelque rang qu'on soit placé, ne consiste point dans les graces, dans les révérences profondes & bien filées, & dans mille petits riens qui n'en font que l'écorce : elle consiste essentiellement à savoir paroître aimer & estimer les autres, à savoir souffrir & ménager leur amour-propre, à ne les point accabler du nôtre, qu'il faut leur cacher tout entier, s'il est possible.

Cette politesse a sa source dans la bonté du cœur, jointe à la parfaite éducation. Il s'en faut bien qu'elle se trouve dans tous ceux qui devroient l'avoir, je veux dire nos gens de Cour, qui sont cependant si polis ; on peut compter qu'elle ne se trouve jamais dans ceux qui ne font que de mauvaises copies de ces originaux ; dans tous ces petits-maitres de Ville, rejettons de finance ou de robe, singes des courtisans par l'extérieur, que la fortune les met à portée de copier, incapables de les imiter que dans leurs défauts : ces copies manquent par étude & par goût à cette politesse essentielle dans la société.

Tel étoit Monsieur de Verfy : il venoit de
passer

passer fix mois à Paris , sur sa bonne-foi , à l'âge de vingt-deux ans : il y avoit mangé force argent ; il avoit tout vu , tout copié ; il n'avoit pas oublié un mot de tout ce qu'il ne faudroit retenir que pour éviter de le redire , & il ne l'avoit retenu que pour le répéter sans cesse.

Ce voyage si peu utile avoit coûté beaucoup à son pere , homme de fortune , vivant bourgeoisement dans une terre : il alloit le rejoindre , maléficié , & tout coufu de faux airs de Seigneur. Pour tout fruit d'un millier de pistoles , il avoit appris à faire sonner une montre d'or , à interroger sans attendre la réponse , à décider de tout , & rompre brusquement une conversation qui intéresse , pour parler d'une vétille , que personne ne fait ; il avoit aussi attrappé quelque chose de cette façon de parler , qui n'est ni du nez , ni de la gorge , & qui n'est cependant pas de la bouche : il avoit même quelques-uns des mouvements de bras , & des airs de tête à la mode ; mais les principaux lui manquoient , au dire des connoisseurs.

M. de Versy , tel que je vous l'ai dépeint , languissant & doré , muni de provisions de bouche exquisés , qu'à peine il osoit nommer ni toucher , nous faisant à tous des excuses de se trouver dans une voiture déshonorante , par

la figure & par le nom , protestant que , sans sa maladie , dont il n'étoit pas encore assez rétabli pour soutenir le mouvement d'une chaise de poste , aucun mortel ne le verroit dans une autre voiture ; Monsieur de Versy avoit entrepris de guérir Julie du besoin qui commençoit à la presser : tout ce qu'il lui disoit , annonçoit quelqu'un disposé à lui faire l'honneur d'éprouver sur elle le retour de sa parfaite santé , lorsqu'il seroit arrivé , & ne doutant point qu'avec du goût & des yeux , on ne désirât ce retour heureux autant que lui.

Julie paroissoit mépriser beaucoup de pareilles fleurettes , mais elle avoit un air d'admiration & de goût pour les mets qui lui étoient offerts. Son amant en étoit consterné : il avoit résisté aux attaques de Madame Prévôt ; il souhaitoit que Julie refusât aussi courageusement les offres de M. de Versy : il eut cette satisfaction ; mais la résistance de l'un & de l'autre ne pouvoit pas être de longue durée : l'appétit est un tyran trop absolu.

Et qu'on ne dise point qu'il y a du bas à représenter une fille aimable , mangeant & ayant besoin de manger : si j'étois à portée de faire des informations sur la façon de vivre de ceux qui feront cette critique , je trouverois justement les plus forts mangeurs & les plus

grands gourmands , croyant se donner par-là un air de petite bouche ; au-lieu que les gens qui mangent raisonnablement , rendront sans façon justice à la nécessité de manger. Ce ne sont pas les couleurs qui déshonorent le pinceau , c'est la façon de les employer. Assez d'autres prennent soin de peindre des palais , des grandeurs , des voyageurs toujours suivis d'une caisse qu'on ne voit point , & où ils puissent , sans même avertir qu'ils ont puisé : ils ont des biens immenses , des équipages superbes , des valets de tous étages ; ils emploient auprès de leurs belles des sentiments rebattus , fondus tous au même moule , à la suite desquels vient la séduction , qui souvent n'a rien de séduisant , ni d'agréable : d'autres mettent la séduction avant le sentiment , parce qu'ils pensent qu'ils ennuye ; & quand ils ont ébauché quelques traits d'une peinture lascive , qui n'est bien nue , ni bien couverte , tout est dit : l'histoire est à sa fin.

Moi , je représente mes héros tels que je les ai vus , ayant besoin de tout , besoin de boire , de manger , & séduits par ce besoin. Qu'on y trouve , si l'on veut , du bas , je ne fais s'il y en a en effet ; mais j'y trouve tant de naturel , que je ne puis m'en départir. Qu'est-ce que la pomme d'or , & tout ce qui tente & séduit , sinon des superfluités à il y a

10 LES CONFIDENCES

donc plus de raison & moins de foiblesse à être séduit & tenté par des choses dont le besoin est réel, que par celles dont on peut aisément se passer.

Je ne fais pourquoi j'avois deviné tout-à-coup le véritable état de ces deux amants; mais, sans les connoître, j'étois sûr qu'ils n'avoient pas le fol, qu'ils avoient tous deux grand besoin de manger, & qu'ils n'avoient refusé, l'un Madame Prévôt, l'autre M. de Verfy, que parce que les façons d'offrir étoient accompagnées de quelque chose qui bleffoit leur délicatesse. D'où vient devine-t-on tout cela? & d'où vient, de dix personnes, ne s'en trouve-t-il souvent qu'une seule qui devine? C'est ce qu'on ne peut définir.

Pour les mettre à leur aise, je résolus d'imiter le soldat qui vint à bout de persuader la matrone: je me plaçai au milieu d'eux; & sans leur parler à l'un ni à l'autre de manger, je me mis en devoir de le faire, d'un air qui les persuada mieux que toute la rhétorique du convalescent & de la vieille.

A peine eus-je ouvert un pâté de perdrix, & porté brusquement quelques morceaux à ma bouche, que le fumet parla: je n'eus besoin que de faire un geste de tête & de couteau, montrant la perdrix à droite & à gauche, je vis bien que j'étois entendu; les

yeux me répondirent ; je coupai , & je distribuai , sans parler ; les mains & les bouches s'ouvrirent , & nous commençâmes une scene pantomime , qui attira l'attention de toute la cabane , & fut imitée de tous , à l'exception de Madame Prévôt qui en avoit juré , & qui me lançoit des regards meurtriers. L'indolent Versy se garda , comme elle , de céder à l'exemple ; il n'étoit pas homme à prendre le ton , sa folie étoit de le donner. Il railla Julie de la facilité peu délicate avec laquelle elle s'étoit rendue à un simple geste de ma part , après avoir résisté aux invitations les plus séduisantes de la sienne ; il me railla sur ma façon d'engager les belles ; il railla Madame Prévôt sur les refus qu'elle avoit essuyés ; il ricanna , parla , siffla ; mais nous étions trop agréablement occupés , pour lui répondre.

Je m'apperçus que mon air désintéressé & sans façon , en engageant la belle Julie à manger , m'avoit gagné la confiance de Damon , & me valoit une reconnoissance sincere de la part de sa maîtresse. La gayeté ranima les traits de ces deux amants ; le feu le plus tendre brilla dans des yeux divins , qui languissoient & ne parloient plus un moment auparavant. En admirant le retour de tant de charmes , & ce qui venoit de le produire , je disois en moi-même : O amour ! ô ar-

gent ! que vous êtes tous deux nécessaires à la vie ! & qu'il est essentiel de ne vous point séparer ! Qu'est-ce que l'argent sans amour ? Hélas ! ce n'est que de l'argent, du misérable argent : mais aussi qu'est-ce que l'amour sans argent ? C'est moins que rien.

Charmé d'avoir fait une si bonne action, je m'écriai comme Orosmane : *Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.*

Je veux que Madame Prévôt mange aussi ; & pour y réussir, je mis un genou en terre, & fis un vœu burlesque de ne me point relever, qu'elle n'eût expédié un chiffon de pain & de perdrix, que je lui portois presque sous le nez, afin qu'elle joignît son éloquence à la mienne : je lui fis remarquer que Damon ayant mangé le premier, elle étoit libre d'en faire autant, sans violer la religion du serment.

Madame Prévôt, qui m'avoit tant haï d'abord, commença tout-à-coup à m'aimer, & à me le dire ; la perdrix pensa m'en tomber des mains : mon attitude lui parut nouvelle & rejouissante, soit qu'elle me crut propre à donner de la jalousie à Damon, ou à la consoler, s'il n'en prenoit pas. Les minauderies qu'elle lui avoit d'abord adressées, me le furent directement & bien à plomb ; elle prit la perdrix d'une main sèche, & mon menton de

l'autre, pour me relever, en m'assurant que
 » j'avois des façons charmantes; que je sen-
 » tois tout-à-fait mon bien, que je ressemblois
 » comme deux gouttes d'eau à un jeune pa-
 » rent de son défunt mari, qu'elle avoit aimé
 » à la folie, & qu'elle avoit pensé épouser;
 » elle avoit même fait venir les dispenses de
 » Rome, quand tout-à-coup ce coquin lui fit
 » un tour qu'elle ne lui a jamais pardonné;
 » car rien ne lui coûte quand elle aime,
 » mais aussi elle veut du retour, comme de
 » raison: elle étoit dans ce temps-là fort gras-
 » se, & cependant fort menue: ce n'étoit
 » plus rien en comparaison, mais c'étoit le
 » chagrin, quoique naturellement elle fût fort
 » gaye; & si elle avoit un peu de consola-
 » tion, elle reviendrait à vue d'œil, &c.

Damon qui voyoit croître mon embarras à mesure que Madame Prévôt prenoit goût à me conter ses histoires, avoit un air de nager dans la joie; sa maîtresse y prenoit part, & ses yeux m'assuroient combien elle s'attendoit de rire à mes dépens. Cependant mon intention étoit bien de leur rendre le change.

Je dis donc à Madame Prévôt que je m'étois aperçu de la préférence qu'elle avoit donné d'abord à Damon, de la façon dont il y avoit répondu, & du dépit qu'elle en avoit eu; que, quoiqu'il valût mieux que moi de tout point,

24 LES CONFIDENCES

j'avois cependant été piqué de le voir plus heureux; que si son choix étoit tombé sur moi d'entrée de coche, j'aurois fait des merveilles & des prodiges pour le mériter; mais que je ne pouvois me résoudre à être le pis-aller de personne, & que j'étois persuadé qu'elle ne vouloit que piquer la jalousie de celui qu'elle m'avoit préféré d'abord, & qu'elle me préféreroit encore au fond du cœur, sans s'embarrasser ce que je deviendrois, quand je me serois laissé prendre au piège; que je voulois être l'ami de tous les deux; & que pour leur en donner une preuve, je les voulois raccommoder.

Madame Prévôt répondit de façon à faire entendre qu'il lui falloit au moins un de nous; & que pourvu que l'un des deux lui demeurât, il lui importoit peu lequel. Damon, dont en même-temps je pris la main pour la placer dans une des griffes de Madame Prévôt, que je tenois déjà, Damon commença à se sentir moins envie de rire: il ne disoit pas un mot, mais je parlois pour lui, & je disois les choses les plus tendres en son nom: son silence qui venoit d'étonnement, passa pour un consentement & un aveu; & à compter de ce moment, il n'y eut plus à s'en dédire: il lui fallut effuyer toutes les agaceries & les avances de Madame Prévôt, & avoir l'air d'y répon-

dre : sinon elle s'adreffoit à moi , comme au garant du traité , & à la caution qui devoit payer pour l'insolvable ; & je recommençois à mettre la jolie main de Damon dans la vilaine griffe de Madame Prévôt , dont il ne pouvoit s'échapper de long-temps.

Pendant cette scene de raccommodement , Monsieur de Verfy avoit entretenu Julie de tout son mérite , à lui , bien entendu , de ses grandeurs , de ses bijoux , de ses chiens , de la dépense prodigieuse qu'il comptoit faire à Paris , l'hyver prochain , pour elle , si elle vouloit se prêter & entrer à l'Opéra pour la décence , parce que les gens d'une certaine façon ne peuvent pas convenablement vivre avec une personne qui n'a point d'état , & qu'on ne peut nommer ; au-lieu que tout ce qui est à l'Opéra , ne fût-ce que dans les chœurs , est de mise dans les petits soupers , a ses entrées dans toutes les petites maisons , & n'y est point déplacée avec les femmes du premier rang. Si elle aimoit mieux la Musique de la Reine , cela lui étoit égal : il en diroit deux mots au Sur-Intendant , qui lui avoit des obligations , & se mettroit au feu pour lui. Que fais-je tout ce qu'il dit ? car , hélas ! que ne disent-ils point , les fats , & qui pourroit tout retenir ?

Rien de tout cela ne prenoit sur Julie ; elle

entendoit sans écouter, & regardoit sans cesse son amant d'un air tendre, & moi, quelquefois, d'un air de reconnoissance & d'amitié.

Une maniere d'Abbé, gros & court, qui n'avoit pas dit un mot depuis plus de six heures qu'on avoit quitté le rivage, & qui avoit toujours fait semblant de dormir, n'avoit, sans doute, eu les yeux fermés qu'à demi, & n'avoit pas cessé de lorgner Julie. Il étoit de ces Ecclésiastiques qui voyent les filles à travers leurs paupieres, à travers la peau de leurs yeux bien fermés, & chez qui voir, convoiter & séduire, est tout un. Il étoit âgé de plus de cinquante ans, mais si bien nourri & si plein de suc, qu'on ne lui en eût pas donné quarante. Il avoit une couple de bénéfices, dont toutes les charges consistoient à en manger les revenus, qui étoient assez considérables : il les desservoit tous deux si bien, qu'avant la fin de chaque année, les charges étoient acquittées, & au-delà. Cet homme ainsi bâti avoit jetté un dévolut sur l'aimable Julie, en mettant le pied sur la planche. Il avoit gardé le silence pour nous étudier tous, & il avoit remarqué que les personnages intéressants étoient Damon & moi, Versy & Madame Prévôt : le reste étoit des Bourgeois, des Marchands, qui l'inquiétoient peu dans ses desseins sur Julie.

Ce fut avec Madame Prévôt qu'il crut devoir lier une connoissance intime : le caractère de cette folle lui parut d'une grande ressource pour ce qu'il méditoit.

Il proposa donc à un Marchand qui dormoit auprès d'elle, de changer de place, sous prétexte de quelque incommodité légère qu'il trouvoit à la sienne. L'échange fait, l'Abbé entretint d'abord cette extravagante de ce qui pouvoit flatter sa folie; il la loua de beauté, de jeunesse, lui conseilla de se remarier, en lui jurant qu'elle n'avoit qu'à vouloir & à choisir; en un mot, il entra si bien dans tous ses travers, qu'en moins de rien, ils en furent aux confidences & aux petits mots qui se disent bas & à l'oreille. L'Abbé causoit de temps en temps avec nous assez passablement, ôtez quelques phrases graveleuses, dont son discours se trouvoit par fois semé, & qui, dans sa bouche, avoient un air de style; chacun n'a-t-il pas le sien?

La société de voyage se trouvant formée entre Damon, Julie, l'Abbé, Madame Prévôt, Verfy & moi, on but, on mangea de compagnie, on chanta & on causa beaucoup; l'indolent Verfy approuva même bien des choses, & distribua plus de sourires qu'il n'avoit encore fait. On parla bel esprit, on parla bals, théâtre, comédie; je m'apperçus

28 LES CONFIDENCES

que Julie & Damon se croyoient forts sur ce dernier article.

Il m'a avoué depuis qu'en partant de Paris avec sa chere maîtresse, dans le nombre des projets vagues formés pour éviter certains embarras qui se renouvellent à tous moments pour les gens entichés du défaut dont j'ai parlé d'abord, le projet de jouer la comédie, & d'entrer dans la premiere troupe qui voudroit les recevoir, avoit été leur ressource la plus solide, & que pour cela ils comptoient aller jusqu'à Lyon. Ils avoient joué cinq ou six fois à Paris pendant l'hyver dans deux ou trois troupes bourgeoises; je n'en fus pas étonné, c'étoit la manie régnante, tout étoit théâtre à Paris depuis quelques années: quand ils en partirent, on en comptoit soixante, ou quatre-vingt, montés de toutes pieces, sans les échoppes, les baraques, les planches mises sur des comptoirs & des tonneaux; il n'y avoit fille de bonne mere, se croyant un peu jolie, qui n'eût joué; & quoi joué? Cela se demande-t-il? N'est-ce pas Zaïre & la Pupille? Et partout la Pupille & Zaïre; que joueroit-on si on ne les jouoit pas? Ce sont les pieces uniquement chéries, celles dont on ne se rassasie point. Sans toucher au mérite décidé de ces deux ouvrages, je crois que l'amour des jeunes filles pour l'un & l'autre rôle, vient de

l'idée que Zaïre & la Pupille doivent nécessairement être fort jeunes & fort jolies : de sorte que ce sont des titres de première jeunesse & d'excellente beauté , de s'appeller Zaïre , ou Lucile : c'est avoir ses preuves faites , que d'avoir fait leur personnage.

Quoique Damon ne manquât ni d'esprit ni de graces, je ne trouvai pas qu'il réussit également dans toutes les tirades qu'il nous déclama du rôle d'Orosmane , sans trop se faire prier , & je compris que ce n'étoit point assez d'avoir de la figure & de l'esprit , pour réussir parfaitement dans une chose qui demande du travail , de l'habitude , & bien plus de soins & de réflexions qu'on ne le pense communément. Ceux qui réussissent parfaitement en ce genre, doivent avoir la mesure de sentiment propre à bien démêler la nature , à l'écouter & à la connoître : car il est toujours très-aisé de s'y méprendre en n'arrivant pas jusqu'à elle , ou en allant au-delà : ceux qui n'ont que le talent de l'imitation , ne peuvent se former que par une longue routine , & ne sont que médiocres , parce qu'ils ne peuvent être originaux ni variés. Soit dit par occasion : il faut me passer ces réflexions , quoiqu'elles retardent un peu l'histoire principale ; mais j'aime à les faire , bien plus pour moi-même , que pour qui que ce soit. D'ail-

leurs, le coche va son train ; nous arrivons à l'endroit où l'on devoit souper & coucher. Damon en débarquant me tira à part ; & sans préludes, sans grimaces, sans m'entretenir de grandeurs passées ni d'espérances futures, (ce que j'estimai beaucoup) prenant un air aussi ouvert avec moi que s'il y eût vécu toute sa vie, il m'avoua son embarras sur les suites du souper & du gîte ; & pour me le rendre plus clair, il me montra le fond de sa bourse. Un coup d'œil sur ce meuble inutile me mit très-bien au fait ; je l'embrassai tendrement, en le remerciant de la préférence, & en l'affurant que c'étoit une bagatelle dont il y avoit des millions d'exemples ; je lui ouvris la mienne ; & commençant à partager avec lui ce qu'elle contenoit, qui étoit plus que suffisant pour la route, je le priai de regarder tout ce que je possédois, comme un bien commun entre lui & moi, & cette belle Julie, qui me paroissoit ne faire qu'un avec lui, sans qu'il m'en eût encore fait la confidence.

A son tour, il me sauta au col avec une effusion de cœur qui me charma, en me jurant qu'il étoit bien moins sensible pour lui-même à un pareil secours, que pour Julie, qu'il aimoit autant qu'il s'en croyoit aimé.

La chose ainsi réglée, nous rejoignîmes Madame Prévôt, l'Abbé & M. de Verfy, qui

étoient déjà entrés où nous devions souper. J'avois prié Damon de ne point dire à Julie ce qui venoit de se passer entre nous : cependant un regard, ou un seul mot dont je ne m'apperçus point, l'instruisit si promptement, & si bien, que ses attentions pour moi en redoublèrent; & ce qui n'étoit peut-être alors qu'un sentiment d'estime & de reconnoissance, donnoit déjà à ses yeux une vivacité & des mouvements qu'on pouvoit prendre pour un commencement de goût, & même de passion. Madame Prévôt le jugea ainsi, & s'en applaudit; Verfy le pensa de même, & s'en moqua, comptant qu'un seul petit mot, lorsqu'il voudroit le dire, remettroit les choses dans l'ordre où elles lui sembloient devoir être, c'est-à-dire qu'il seroit adoré. Pour l'Abbé, qui en jugea comme les autres, il me regarda comme un homme incommode à ses vûes; & par cette raison, il s'attacha à m'épier & à m'écarter; Damon, attendu l'ancienneté, lui paroïssoit moins à craindre.

Pour commencer, il me chargea au nom de la compagnie, comme le plus jeune, après M. de Verfy, qui étoit dispensé du service, comme fat, & comme malade; j'avois cependant quatre à cinq ans plus que Damon, cela n'empêchoit pas M. l'Abbé de me juger le plus jeune, pour ce qu'il vouloit me faire

faire : c'étoit d'aller commander le souper , composer , marchander , faire un devis & un traité avec l'hôtesse ; en un mot , d'être absent le plus long-temps qu'il me seroit possible : telle étoit son intention.

Il sentoît que , pendant ce temps , Madame Prévôt occuperoit Damon , que Versy s'amuseroit avec lui-même , & que lui seul seroit chargé de l'amusement de Julie. Je le devinois de reste ; je le servis à son goût , & fus long-temps dehors : ce qui me valut en rentrant une guerre obligeante de la part de Julie ; mais je la soutins de façon , que le pauvre Abbé en porta tous les coups.

Il sortit à son tour , & nous dit en rentrant qu'il venoit , aussi-bien que moi , d'être utile à la société ; qu'il avoit visité les chambres & les lits où nous devons coucher , & avoit arrangé la distribution. Je lui demandai , en badinant , s'il n'avoit pas placé Damon dans la chambre de Madame Prévôt , & moi dans celle de Julie , Versy convalescent , & lui Ecclésiastique étant dispensés par état : il me répondit assez brusquement , qu'une fille comme elle seroit très-mal avec un pareil étourdi. Julie rougit , & dit qu'on avoit mauvaise grace de répondre sérieusement à une badinerie , & qu'il ne paroïsoit pas se connoître assez bien en filles comme

elle, & en étourdis comme moi, pour en décider; en même-temps, comme on fervoit le souper, elle me tendit la main pour se placer.

Je n'étois pas assez content de M. l'Abbé pour faire avec lui grands fraix en cérémonial : ainsi, sans attendre qu'il s'arrangeât d'aucune place, je mis Julie entre Verfy & moi. Madame Prévôt, d'un saut léger, tirant après elle Damon, qui en avoit déjà par-dessus les oreilles, vint se camper entre nous deux; de sorte qu'il ne resta à l'Abbé que la ressource du vis-à-vis, où il se cloua perpendiculairement, & d'où il lorgna & épia sans pitié ni relâche.

Nous ne laissâmes pas de souper très-gayement & assez bien. Madame Prévôt parloit toujours sans être écoutée; l'Abbé écou-toit, sans parler; mais Damon, Julie, Verfy & moi, étions en si beau train de rire & de médire, que nous ne pouvions nous en arracher.

C'est quelquefois dommage que certains fâts le soient; s'ils savoient combien ils y perdent, ils descendroient plus souvent de leur fatuité. Verfy me parut tout différent ce soir-là de ce qu'il avoit été jusqu'alors, & de ce qu'il continua d'être le lendemain: la fatuité est apparemment une folie qui a de bons intervalles.

Lorsqu'il fut question de se retirer, nous trouvâmes que la distribution de l'Abbé consistoit à placer Damon & moi dans la même chambre; Julie dans une chambre voisine; Verfy au bout opposé du corridor; Madame Prévôt, & lui, dans deux chambres attenantes l'une de l'autre, mais dans un autre pavillon séparé par une cour.

L'arrangement me parut étrange; je n'en pénétrois pas la fin: il me sembloit tout naturel que Madame Prévôt & Julie fussent placées dans le même appartement, & tous les hommes comme le hasard en décideroit; mais l'objet de l'Abbé, qui me croyoit amoureux de Julie, étoit de mettre ensemble Damon & moi, afin qu'étant rivaux, nous pussions nous servir réciproquement d'obstacle & de surveillants; de plus, il vouloit nous séparer tous de Madame Prévôt, & l'approcher de lui pour cette nuit, parce qu'il avoit des mesures à prendre avec elle, & des confidences à lui faire, pour se mettre en état de tirer parti du peu d'esprit & de la folie de la Dame, & la rendre utile à ses desseins sur Julie.

Le lendemain, il y avoit entre l'Abbé & elle un air de se connoître, & de s'entendre sans se parler, qui ne pouvoit venir que de quelque arrangement particulier, pris en-

tr'eux pendant cette premiere nuit : je le crus d'autant mieux, qu'ayant passé une bonne partie de la nuit à causer avec Damon ; & étant descendu fort tard dans la cour, je vis très-distinctement quelque chose de tout blanc, comme on prétend que sont habillés les esprits, mais gros, & marchant sur deux pieds, comme je fais que marchent les corps ; & ce quelque chose sortant de la chambre de Madame Prévôt, se glissa dans la chambre prochaine ; or, la veuve étoit femme à ne pas redouter le plus gros corps, mais à craindre le plus petit esprit. Elle n'avoit point crié : donc ce n'étoit pas un esprit.

Lorsque nous fûmes seuls, Damon & moi, après les remerciements les plus tendres, réitérés & prodigués de sa part, & les plus sinceres protestations d'amitié de la mienne, il me conta son histoire, & celle de Julie. Je trouvai dans l'une & dans l'autre, tant de bonté d'ame, tant de foiblesse, tant de malheurs & de folies, qu'ils m'en devinrent encore plus chers, par le goût que j'ai pour toutes ces choses. Leurs aventures, sans être de ces grandes qui sont le sujet ordinaire de nos petites brochures, ne laissent pas que d'être intéressantes, & pourroient instruire & plaire ; mais je ne les conterai point ici. Je fais qu'il ne tiendrait qu'à moi de le faire,

& qu'il est d'usage d'enchevêtrer & de couper quelque récit que ce soit, par autant d'histoires étrangères qu'on le juge à propos; mais je n'aime pas cette méthode. Si je contois maintenant l'histoire de Damon & de Julie, on diroit qu'il étoit inutile de commencer à les faire connoître par ce voyage; qu'il falloit dire d'abord tout ce qui leur étoit arrivé avant, & continuer ensuite; qu'ils auroient été mieux connus; enfin, on diroit tout ce qu'on voudroit dire, car c'est un chapitre intarissable.

Mais ce n'est point l'histoire de Damon & de Julie que je conte, c'est celle de mon voyage: en chemin faisant & par mes bonnes manieres, j'ai mérité d'apprendre en entier les aventures de ces deux amants. Il est vrai que je pouvois en faire part; mais je ne fais tort à personne, en ne le faisant pas: peut-être conterai-je cette histoire quelque jour; peut-être y joindrai-je la mienne, qui en vaut bien une autre, ainsi que celle de Madame Prévôt: mais si je suis sage, je ne ferai rien de tout cela, car c'est un mauvais métier que celui d'écrire; il faut à chaque pas se justifier sur ce que l'on dit & sur ce que l'on ne dit point: si ce n'étoit pas une passion, ce seroit un supplice.

Nous repartîmes le lendemain, ayant tous

fort mal dormi, comme de raison : cependant Madame Prévôt me paroissoit avoir le tein éclairci; je ne fais si c'étoit l'apparition du fantôme qui me troubloit à moi-même la vue.

Les façons de l'Abbé, ainsi que le ton, étoient changés avec nous tous : il ne parloit que mœurs & doctrine; il étoit d'une réserve & d'une politesse admirable, avec moi sur-tout, qu'il craignoit & n'aimoit pas : j'étois le principal objet de ses attentions & de ses prévenances.

Verfy fut bien plus fat ce jour-là que la veille : il devoit nous quitter le soir; & comme s'il eût craint d'être trop regretté, ou que la façon dont il s'étoit humanisé ne nous fit rabattre de la haute idée qu'il vouloit nous laisser de lui, il ne parla plus qu'équipages, Princes, Duchesses, & bonnes fortunes : la pauvre Julie n'eut pas deux regards tendres de sa façon; encore tomboient-ils de si haut, qu'à peine arrivoient-ils jusqu'à elle.

L'Abbé & Madame Prévôt se trouverent en liaison & en connoissance. En effet, le Prieuré où alloit M. l'Abbé, n'étoit qu'à six lieues de la demeure de cette folle; elle habitoit une espece de terre, dont son pauvre défunt avoit été long-temps fermier, & étoit devenu Seigneur à force de la labourer. Je disois à Verfy : Quel dommage qu'une aussi jolie femme

38 LES CONFIDENCES

n'ait pas eu des enfans de ce Seigneur de Paroisse ! ils seroient venus à Paris ; ils y seroient devenus fats , & seroient retournés chez eux les plus jolis petits Marquis de la Province. Il fourioit obligeamment , comme si je n'avois pas eu intention de le peindre d'après nature.

L'Abbé n'avoit garde de connoître d'abord Madame Prévôt en qualité de voisine. Il n'alloit jamais à son Prieuré que quand ses fermiers ne le payoient point ; ce qui arrivoit le plus rarement qu'il pouvoit : & n'y ayant point d'autre affaire , il n'y faisoit pas de longs séjours.

Cette liaison entre Madame Prévôt & l'Abbé donnant à Damon le temps de respirer , il s'occupoit plus agréablement que la veille , & se partageoit entre sa chere Julie & moi.

Etant débarrassés de Verfy , nous ne nous trouvâmes plus que cinq de compagnie le soir ; & M. l'Abbé qui m'avoit chargé du soin du souper la veille , commença par s'en emparer , nous fit faire grande chere , & paya , sans nous dire combien. Il proposa de continuer ainsi jusqu'au moment de nous séparer , & qu'alors il nous rendroit compte.

Julie & Madame Prévôt furent placées cette seconde nuit dans une même chambre ; & ce qui me parut plaisant , c'est que la Dame avoit

un air de regretter & de réclamer tout bas l'arrangement de la veille; mais l'Abbé étoit sourd à la remontrance. Pour Damon & moi, nous ne fûmes point séparés.

Deux jours se passèrent ainsi en grande gayeté & bonne intelligence, qui n'étoient troublées que par les jalousies de Madame Prévôt, toujours prête à se fâcher, lorsqu'elle s'apercevoit que Damon parloit trop longtemps à Julie. Elle ne le permettoit volontiers qu'à moi : j'étois au contraire celui que l'Abbé en auroit plutôt empêché; mais il faisoit mieux se contraindre que sa voisine.

Je ne puis dire ce qui se passoit alors en moi pour cette Julie. Son histoire m'annonçoit une fille éperdue de Damon, qui avoit tout fait, tout sacrifié pour lui. Ce qu'elle me disoit en sa présence, & même lorsqu'elle me parloit sans qu'il pût l'entendre, prouvoit que son cœur étoit dans les mêmes dispositions; mais ses yeux, qui avoient quelque chose de divin, me parloient un langage tout différent de celui de sa bouche : ce langage enchanteur & cruel me troublait & m'inquiétoit à l'excès; il me ravissoit hors de moi-même.

Je n'aimois pas; mais que j'étois prêt d'aimer! La mélancolie s'emparoit de moi. Julie l'attribuoit à l'ennui, elle s'en plaignoit à Damon, & m'en faisoit des reproches; elle en

devenoit plus triste elle-même, & n'en étoit que plus dangereuse & plus touchante; elle ne chantoit plus que des airs lugubres & passionnés, & les chantoit avec des inflexions & des tons qui auroient percé mille fois une ame plus forte que la mienne. Je sentis bien que je n'y pouvois plus résister. Je pris le parti d'avouer, dès le soir, à Damon l'état où j'étois, & la résolution que j'avois prise de ne pas aller plus long-temps de compagnie, & de les quitter le lendemain avant le jour.

Ce Damon que je connoissois à peine, m'étoit devenu cher par sa confiance, ses malheurs, & sa tendresse pour Julie. Je me sentois incapable de le trahir. Il me déclara qu'il étoit aussi sensible aux sentiments d'amitié & de générosité, qu'à ceux de l'amour; & qu'après la façon dont je l'avois prévenu & obligé, il ne se sépareroit pas de moi plus aisément que de Julie; qu'il ne renonceroit pas à l'aimer, pour la plus brillante fortune; mais si elle s'attachoit à un autre, ce seroit une preuve qu'elle ne l'auroit jamais aimé comme il vouloit l'être, & que dès-lors elle cesseroit de lui être chère; que si ce malheur lui devoit arriver, il aimoit bien mieux qu'un homme aimable, & auquel il se sentoît lui-même attaché, fût la cause & l'objet d'un changement & d'une foiblesse dont il ne pouvoit encore

croire

croire sa maîtresse capable; qu'il me conjuroit donc, non-seulement de ne le pas quitter, mais d'essayer à rendre Julie sensible; qu'il avoit encore besoin de cette épreuve; que si j'y réussissois, il ne m'en feroit pas mauvais gré; que si, au contraire, Julie résistoit à tant de mérite, il m'auroit une éternelle obligation de ma complaisance, & seroit persuadé le reste de sa vie que le cœur de sa maîtresse étoit hors d'atteinte.

J'eus beau insister, & lui dire que cette épreuve fort inutile pour lui, pouvoit m'être funeste, qu'elle augmenteroit ma peine, en me rendant plus malheureux & plus passionné, si je ne réussissois pas, & qu'elle pourroit le rendre plus malheureux encore, si je venois à réussir; Damon ne se rendit à rien: sa persévérance à vouloir m'exposer à une tentative aussi dangereuse & aussi humiliante, me piqua un peu au fond de l'ame; & dès ce moment, je me crus permis d'aimer & de le dire, & de ne rien épargner pour ne le pas dire en vain.

L'Abbé qui avoit ses desseins sur le cœur de Julie, & qui les tenoit très-cachés, nous avoit tous invités à faire une pause de quelques jours dans sa maison, qui étoit isolée, à deux lieues de la route. Madame Prévôt, qui étoit d'accord avec lui, étoit décidée

pour y passer tout le temps qu'on voudroit, & faisoit merveilles pour y engager Damon & Julie. A mesure que nous approchions, les invitations & les instances du Prieur redoublaient : c'étoit à moi principalement qu'il les adressoit; non pas, je crois, par le grand desir qu'il eût de m'y voir, je ne pouvois que lui nuire; mais il avoit trop remarqué l'étroite liaison qui s'étoit formée entre moi & Damon, & le goût de Julie pour l'un & pour l'autre : ce goût paroissoit tel, qu'il ne savoit plus trop lequel de nous étoit le mieux dans le cœur où il vouloit aussi se placer. Il sentoît qu'un mot de ma part pouvoit les décider pour ou contre sa proposition; de sorte qu'il faisoit tout son possible pour me la faire agréer, bien persuadé qu'ils suivroient en cela le parti que je voudrois choisir.

Il ne devinoit pas l'état & le besoin de ces deux Amants. Quoique dénués de ressources, ils étoient tous deux assez bien vêtus pour pouvoir être confus d'or; s'il avoit vu comme moi le fond de la caisse de Damon, sans doute il s'y seroit pris autrement : je ne fais s'il eût réussi. Damon étoit de ces généreux indigents, qui croient obliger ceux dont ils acceptent les offres, & qui ne reçoivent des services que par goût pour la personne qui les oblige.

Depuis que nous avons quitté les voitures

d'eau pour prendre celles de terre, j'avois demandé bien de fois à M. l'Abbé de me dire à quoi montoit la dépense commune qu'il avoit toujours continuée : il m'assura très-positivement que ce compte ne se feroit point du tout, s'il ne se faisoit chez lui, & prit ce moment pour m'y engager avec tant d'instances, que je ne pus résister.

La conversation que j'avois eue la veille avec Damon, m'avoit déjà déterminé à ne point quitter Julie, que je ne lui eusse appris tout ce qu'elle m'avoit inspiré. Mes yeux lui en parloient sans cesse, mais ma bouche n'avoit pas encore trouvé le moment de le dire. Ses regards, aussi éloquents que les miens, ne m'apprenoient qu'à demi ce que je brûlois d'entendre. Je crus que la maison de l'Abbé seroit plus propre que les voitures publiques & le tumulte d'une route, à me procurer un moment qui devoit décider de tout mon repos. Je regardai donc Damon & Julie, & leur demandai quelle étoit leur résolution sur ce que proposoit l'Abbé. Cette aimable fille, qui étoit la douceur & la tendresse même, me répondit qu'elle attendoit que Damon & moi fussions décidés, pour l'être aussi. Damon ajouta que, de sa part, il étoit décidé à me suivre. Ainsi il fut résolu unanimement que

nous passerions huit jours au Prieuré, dont nous étions assez proches.

Peu d'heures après, nous trouvâmes une chaise à deux places, attelée de deux chevaux de fermier, qui venoit prendre l'Abbé. Il avoit fait partir dès la veille un maître-valet, qui composoit tout son train de Paris, auquel il avoit donné ses ordres pour l'envoi de cette chaise, & les préparatifs nécessaires pour nous bien recevoir.

Les deux Dames monterent dans la chaise, & les hommes firent le chemin à pied : la promenade étoit longue pour le gros Abbé, qui arriva hors d'haleine. Nous trouvâmes une petite maison fort propre, & trop bien outillée pour quelqu'un qui l'habitoit si peu ; mais le nécessaire de certains Bénéficiers compose le superflu de bien d'honnêtes Laïcs. Celui-ci fit parfaitement les honneurs de son petit château ; car il étoit Seigneur, moyennant quelques messes qu'il faisoit dire.

Il affectoit de me laisser une entière liberté avec Julie. Damon, qui attendoit de moi l'épreuve qu'il vouloit faire du cœur de sa maîtresse, tenoit de son côté plus volontiers compagnie à Madame Prévôt, & n'en paroissoit plus si fatigué ; de sorte que j'avois à chaque instant des occasions de voir & d'entretenir Julie en particulier ; je ne profitois d'aucune :

ma langue s'embarraſſoit, & ma timidité devenoit plus grande, à meſure que ma paſſion prenoit de nouvelles forces.

Deux jours s'étoient déjà paſſés depuis notre arrivée au Prieuré. Vingt fois j'avois été prêt de parler, & vingt fois la parole avoit expiré ſur le bord de mes levres. Je me déterminai enfin à rompre ce ſilence, dont le poids m'accabloit. Nous nous promenions ſeuls dans un petit bois qui joignoit la maiſon. Nous avions marché près d'une demi-heure ſans nous rien dire; je n'oſois même la regarder: ce que je méditois me la rendoit plus redoutable. Enfin, mes yeux ſe tournèrent ſur elle; les ſiens me parurent lire dans mon ame, pénétrer mon embarras, & le plaindre. Je ne ſais quoi d'indéfiniſſable, de céleſte & de divin étoit repandu ſur toute ſa figure, & paroifſoit en changer tous les traits, les parer, les embellir tous. Non, la beauté animée par le ſentiment & par l'amour, ne peut pas ſe concevoir, ni ſe dépeindre.

Je tombai à ſes genoux, ayant bien moins la force de parler, que je ne l'avois eue juſqu'à là: elle ſ'afſit ſur un banc qui étoit proche, & me regarda fixement pendant aſſez longtemps: je ſerois encore, je crois, dans cette attitude muette & proſternée, ſi elle n'eût pas parlé la première.

46 LES CONFIDENCES

Vous m'aimez, cher Saint-Fare, me dit-elle, & vous m'aimez assez tendrement pour n'oser me le dire ; mais vous avez été trop bien entendu , pour ne pas m'entendre aussi : oui, les cœurs dont la sympathie forme le nœud, n'ont pas besoin de se parler pour se connoître. Je ne vous apprendrai rien, en vous disant que je vous aime : oui, je vous aime, hélas ! trop pour mon repos, & trop pour votre bonheur & le mien ; levez-vous, & m'écoutez.

Je voulus avant de me lever lui exprimer une partie de ce qui se passoit dans mon ame. Arrêtez, me dit-elle ; votre trouble & votre silence m'ont tout dit ; ils m'ont mieux persuadée que vos transports & vos serments : levez-vous, & sachez, dussé-je en mourir, que ce cœur qui vous adore n'est pas digne du vôtre.

Elle me conta alors de point en point toutes les circonstances de sa vie, telles que Damon me les avoit contées, sans se faire grace des moindres particularités humiliantes : après quoi, jugez, me dit-elle, si une femme de mon âge, assez forte pour avouer tant de faiblesses, est capable d'abuser de la vôtre, & de vouloir profiter lâchement du penchant de votre cœur.

Tant de sincérité me causa une admiration

que je ne saurois bien rendre. Je lui avouai à mon tour que j'avois instruit Damon de ma passion pour elle , avant ce moment où je venois d'oser la lui déclarer pour la première fois. Je lui rendis compte de la conversation que j'avois eue avec son amant à ce sujet, & de tout ce qu'il m'avoit dit, pour m'exciter à continuer de la voir, & à ne point fuir comme je l'avois résolu. Je m'aperçus qu'elle pleuroit. O Ciel ! m'écriai-je, c'est moi, divine Julie, c'est la première fois que je vous parle qui vous coûte des larmes , que je voudrois racheter de tout mon sang.

Oui, je pleure, me répondit Julie : hélas ! Damon , qui devoit si bien me connoître , a donc besoin de cette épreuve : comment ne pas pleurer ! Mais je dois pleurer bien davantage, de sentir qu'il a raison de vouloir m'éprouver ; cependant je ne lui ai jamais manqué de foi ; & même en vous aimant, en vous le disant, je ne crois pas lui en manquer encore : s'il étoit présent , je ne parlerois pas un autre langage. Le penchant qui m'entraîne vers vous, est puissant sur toute mon ame ; mais il n'en sera jamais vainqueur, tant que Damon me sera fidele. Je sens que j'ai besoin de vous voir , que je ne serois point heureuse, même avec Damon, en ne vous voyant plus ; mais je ne serois point heureuse avec vous

sans Damon ; je défendrois votre vie contre lui , s'il osoit l'attaquer ; & je défendrois de même la sienne contre vous , au péril de mille morts. Mon ame puise dans vos yeux une volupté & des délices que je ne puis vous exprimer. Je vous prodiguerois avec transport les mêmes caresses qui ont rendu Damon si sensible , si je pouvois vous les prodiguer sans me rendre indigne de lui ; mais je cesserois d'être digne de lui , si je pouvois manquer à la foi que je lui ai vouée ; & je ne pourrois y manquer , sans être indigne de vous & de moi-même. Ce desir d'être digne de vous & de lui , suffira seul pour me garantir de tous les charmes de l'amour , de toute la séduction des sens.

Si Damon craint assez peu de me perdre , pour s'en consoler d'avance , qu'il fasse plus , qu'il ose me céder à vous , sans que j'y contribue par aucune foiblesse ; & vous , osez , daignez me recevoir de sa main ; alors cette foi que je lui garde , vous appartiendra jusqu'à mon dernier soupir : je ne cesserai point de l'aimer , mais il ne sera jamais que mon ami : s'il m'aime encore , ne soyez jamais que mon ami , cher Saint-Fare , mais soyez - le : contentez-vous de partager avec lui tout l'empire de mon ame ; oubliez tout le reste.

Ce sentiment me paroissoit si singulier , que

je l'avois long-temps écouté sans l'interrompre. Je voulus lui répondre, mais elle ne m'en donna pas le temps ; d'ailleurs, l'Abbé & Damon, qui venoient nous rejoindre, m'auroient empêché de continuer.

Le lendemain fut employé tout entier à une scene qui ne me permit pas d'entretenir un moment Julie. Il arriva de fort bonne heure au Prieuré, deux grands garçons qui demandoient Madame Prévôt dès la cour ; ils étoient hauts comme les plus hautes perches, mais ils étoient encore plus fots qu'ils n'étoient grands. Les voyant tous deux jeunes, & habillés en hommes, je jugeai à l'air sec & froid dont Madame Prévôt reçut leur accolade, qu'ils étoient des héritiers : qualité qui empêchoit leur sexe d'opérer sur Madame Prévôt. Je devinois juste. Ils avoient en la regardant de ces yeux & de ces physionomies qui disent : Mourez quand il vous plaira, ma chere tante, nous voici tout prêts à compter vos écus.

L'Abbé les reçut fort bien : il les empêcha de repartir, à quoi leur tante avoit opiné aussi-tôt après leur premiere révérence. On leur proposa de jouer, ils ne favoient aucun jeu ; de chanter, ils n'avoient ni voix ni musique ; de danser, ils n'avoient pas encore appris. Madame Prévôt voyant l'impossibilité où nous étions d'épuiser le chapitre de ce qu'ils

ne favoient pas, demanda, pour abrégér, ce qu'ils favoient donc. L'ainé répondit pour les deux, que son frere favoit très-bien pêcher des grenouilles à la ligne : il n'en manquoit point; & lui, il entendoit au mieux à préparer les gluaux pour la pipée. La pauvre tante enrageoit de bon cœur, de nous voir si bien instruits de ce que favoient ses neveux.

Le dîner vint; & tant qu'il dura, ils lui rendirent compte de tous ceux qui étoient morts dans le Pays, depuis six mois qu'elle en étoit absente, & de ceux qui en avoient hérité, & du combien. Tous ceux dont elle demandoit des nouvelles, de quelque âge qu'ils fussent, étoient toujours morts; & M. tel, & Madame telle, & tel autre encore, morts; & toujours morts; les veuves sur-tout étoient mortes sans se remarier. Enfin, quand la peste auroit passé par cette contrée, elle n'auroit pas fait plus de dégât qu'ils en annonçoient, sans en paroître plus touchés que des Médecins ou des crieurs. Nous priâmes tous Madame Prévôt, si elle avoit quelque ami particulier qu'elle voulût sauver de la mortalité, de se garder d'en demander des nouvelles à ces Messieurs.

Après le dîner, le cadet qui n'étoit pas le moins sot des deux, commença à s'attendrir pour Julie; l'ainé continua de s'attendrir pour

R É C I P R O Q U E S. 51

le vin du Prieur, qui lui tint long-temps compagnie ; mais se lassant à la fin, il laissa son valet continuer les honneurs.

Madame Prévôt emmena Damon dans le jardin, pour traiter à fond de l'exhérédation de ces bélières, & du remariage prompt qu'elle entendoit faire. L'Abbé alla dormir. Je restai donc avec M. Haubriot le cadet, & Julie.

Je vis bien à l'air contemplatif & désœuvré du sot, que nous en avions pour la journée. Nous passâmes d'une salle dans le jardin, du jardin dans le bois, nous revînmes à la maison, nous rentrâmes dans le jardin, nous en sortîmes pour y rentrer encore, nous fîmes cent tours, ayant toujours Haubriot à côté de Julie, ou sur ses talons ; trois heures se passèrent à cette espèce de course. Enfin, excédé du personnage, je crus que Julie en auroit meilleur marché quand elle seroit seule, & qu'elle pourroit s'enfermer, & l'envoyer pêcher des grenouilles. Je pris mon fusil pour aller à l'affût, ou plutôt pour rêver au même endroit du bois où j'avois vu Julie la veille.

Après deux heures d'absence, & la nuit commençant à s'approcher, je me mis en chemin pour regagner la maison. A peine eus-je marché cinq cents pas, que j'entendis un cri & du mouvement dans le taillis à dix pas

du chemin. Je reconnus la voix de Julie : un mortel effroi me saisit ; je craignois également pour elle , ou un accident , ou une insulte : je volai à l'endroit où le bruit & la voix se faisoient entendre. Je la trouvai décoiffée & en désordre , comme une personne à qui on a voulu faire violence ; elle étoit encore étendue à terre , & avoit peine à se relever , tant elle avoit été effrayée.

Or , devinez qui l'avoit mise en cet état ? C'étoit mon pêcheur de grenouilles. Dès qu'il avoit entendu venir à lui , il avoit quitté prise , & s'étoit blotti à quatre pas derrière un houx ; je le trouvai le visage déchiré , & saignant largement du nez & de la bouche : heureusement pour lui j'avois tiré un lapin , & n'avois pas rechargé mon fusil ; car , dans mon premier mouvement , j'aurois pu lui donner , sans compter , tout le menu plomb qui s'y seroit trouvé. Je me contentai de le régaler de vingt coups de crosse sur les reins , pour éteindre le sang qu'il perdoit par le nez. Il oublia qu'il avoit au côté une fort grande épée dont il auroit pu m'embarrasser beaucoup. Julie me cria de cesser. Je revins à elle , & nous reprîmes le chemin de la maison , sans être suivis cette fois de M. Haubriot.

Je voulus savoir ce qui avoit pu préluder une pareille scène. Il se trouva que M. Hau-

briot ne préludoit point. A peine étois-je sorti, qu'elle l'avoit quitté, comme je l'avois prévu, & s'étoit enfermée. Au bout d'une heure, elle s'étoit crue débarrassée, & avoit traversé précipitamment le jardin pour gagner ce bois où elle pensoit bien que j'étois allé. Lui, qui la guettoit sans doute, l'avoit suivie de loin : en entrant dans le bois, elle s'étoit retournée, & l'avoit apperçu qui sortoit du jardin; elle avoit espéré que, peut-être, il ne l'auroit pas vue; & pour l'éviter plus sûrement, & le laisser passer, elle avoit quitté la route, & étoit entrée huit ou dix pas dans le taillis, où elle s'étoit assise; mais le drôle avoit apparemment de bons yeux; ou bien ne la voyant pas dans l'allée, son instinct le mena droit au gîte; & toute la cérémonie fut de se mettre à genoux devant la personne assise, d'essayer de la coucher d'une main, & de donner carrière à l'autre; & tout cela sans perdre un moment, & sans dire un mot. Julie de son côté n'avoit pas employé le temps en plaintes & en représentations inutiles; elle n'avoit fait qu'une seule exclamation que j'avois entendue; après quoi ses mains avoient travaillé si efficacement sur le visage de M. Haubriot, que les yeux, la bouche & le nez avoient été fêtés tout à la fois, & fort désagréablement.

54 LES CONFIDENCES

Nous résolûmes de rentrer à la maison, sans parler de l'aventure, pour éviter à Damon une scène triste, & peut-être dangereuse pour l'héritier de Madame Prévôt : il nous paroissoit assez bien corrigé. Nous nous faisions un régal de la figure qu'il auroit à son retour, & de sa conversation au souper ; mais il n'osa reparoître. Des paysans le virent sortir du bois fort tard, & marchant avec peine. On pensa qu'il avoit trouvé quelque moment dans la journée pour s'enivrer avec M. son aîné, qui l'étoit de façon, qu'il avoit fallu le porter à quatre sur un grabat. Il décampa le lendemain de grand matin, sans prendre congé de personne. Ainsi vinrent & s'en-furent Mrs. Haubriot.

L'Abbé se trouvant incommodé d'un peu trop de vin pris la veille, pour faire tête à cet ivrogne, Julie & Madame Prévôt passèrent une bonne partie du jour dans sa chambre : il me parût qu'il prenoit goût à la douceur de cette société ; car il continua le lendemain de rester au lit, sans autre maladie que celle qu'il prenoit dans les yeux de Julie.

Son amant me rendit compte des conversations sans fin qu'il avoit fallu soutenir avec Madame Prévôt ; elles alloient droit à l'épouser ; à lui donner uniment tout son bien,

qui étoit environ cinquante mille écus en fonds de terre , dont elle pouvoit disposer , fans compter un magot , dont elle ne disoit pas tout le mérite , mais qu'elle affuroit en avoir beaucoup. Ce n'étoit plus un badinage , il falloit se décider : elle vouloit partir dans quatre jours , sa chaise étoit arrivée ; elle avoit des partis tout prêts , mais en quantité , mais de beaux hommes. Nous étions au 15 d'Avril , elle vouloit absolument être remariée pour le premier de Mai.

Je ne fais si , dans ces conférences , Madame Prévôt avoit reçu des à-comptes , mais elle en avoit donné. Damon commençoit à faire briller à nos yeux certains bijoux d'or de réserve , que la bonne Dame n'avoit pas mis au jour dans toute la route , mais qu'elle portoit apparemment sur elle , pour les placer dans l'occasion.

Je fis observer à Damon que la chose méritoit toute son attention ; que le nombre des vieilles folles étoit grand , mais que de celles en état & en humeur de donner cinquante mille écus en fonds de terre , & peut-être autant en argent pour le premier de Mai , le nombre en étoit fort petit. Non , me dit-il , tout est examiné ; je me crois brouillé sans retour avec la fortune , mais j'aime mieux cet état avec Julie , que tous les trésors sans elle :

56 LES CONFIDENCES

je n'attends, pour abandonner cette vieille folle, que le moment où vous aurez fait la tentative que je vous ai demandée.

Eh bien ! lui dis-je, abandonnez donc Madame Prévôt. Julie vous aime, & n'aime que vous. J'ai vu hier dans le cœur de cette amante incomparable, tout ce qui peut faire le bonheur & le triomphe d'un amant tendre & délicat. N'exigez pas un détail inutile & triste pour moi, & n'attendez point d'autre épreuve de ma part : vous êtes aimé, Damon, connoissez tout votre bonheur, & sachez en jouir sans inquiétude. Ne me forcez pas d'en être plus long-temps le témoin. Il faut nous résoudre, mon cher, à nous séparer au premier moment.

Pouvois-je faire un plus cruel effort sur moi-même ? J'aimois, & j'étois sûr d'être aimé : à la vérité, l'amour de Julie ne devoit avoir pour moi que les effets de l'amitié ; sa foi réservoit à Damon tous les effets de l'amour : c'étoit ce qui me déterminoit à fuir, & à le laisser jouir d'un bien que j'en ne pouvois lui ravir. Je connoissois déjà trop bien le caractère de Julie, pour ne pas sentir qu'elle étoit inébranlable, & j'aimois trop pour m'accommoder d'un partage qui ne pouvoit me produire qu'un supplice continu.

Julie, qui s'étoit approchée de nous à pe-

tit bruit, entendit mes dernieres paroles, & me demanda d'un air ému ce qui rendoit notre séparation si nécessaire. C'est, ma chere Julie, parce qu'il nous aime trop tous deux, dit Damon, d'un air triste & attendri.

Mais quoi ! s'écria Julie, ne fait-il pas que nous l'aimons aussi ? Ne fait-il pas que si je n'étois point à vous, je voudrois être à lui ? qu'il partage avec vous tout mon cœur, & toute mon ame ? que si je pouvois être également à tous les deux, sans cesser d'être digne de l'un & de l'autre, je serois aussi parfaitement à lui que je suis à vous, & cela par un effet de la sympathie, qui ne laisse point délibérer, qui éclaire & instruit le cœur dans l'instant même qu'elle agit ; de façon qu'il connoît tout ce que le temps & l'examen seuls peuvent apprendre à ceux que cette sympathie n'a pas pris soin d'unir ? Il n'y a que huit jours que je vois Saint-Fare : je connois son caractère, ses mœurs, ses goûts, ses passions, toute son ame ; j'y vois qu'il mérite d'être votre ami & le mien : pourquoi donc nous quitteroit-il ? S'il vous a rendu compte de la conversation que nous eûmes hier ensemble, ne vous a-t-il pas dit combien je l'ai assuré que mon bonheur & mon repos dépendent de n'être séparée ni de vous, ni de lui ? que si vous étiez assez peu constant

58 LES CONFIDENCES

pour consentir à tout l'amour qu'il me voue, & qu'il fût assez passionné pour me recevoir de votre main, je me croirois dégagée de la foi que vous auriez violée & méprisée; &, sans cesser de vous aimer comme un ami, je ne connoitrois que lui pour mon amant : au lieu que si ma foi vous est toujours également chère, mes sentiments pour lui n'auront d'autre effet que la plus tendre amitié.

Damon répondit assez froidement, qu'il y avoit dans cette façon de penser un air d'alternative & de survivance, qui ne pouvoit satisfaire ni l'un ni l'autre; il ajouta, que je lui avois prudemment fait mystère de ce qu'il entendoit : après quoi, il nous laissa dans le jardin, également étonnés.

Je vis en ce moment toute la tendresse de cette fille charmante. Monsieur, me dit-elle, Damon ne fait ni me connoître, ni me définir : je sens, au saisissement de mon cœur, que je suis prête à le perdre, & peut-être vous aussi. Ma consolation, c'est que je ne puis perdre l'un de vous, sans que vous me perdiez tous les deux. En disant ces mots, elle me quitta brusquement, & courut à sa chambre; elle s'y enferma, & ne parut pas de la soirée.

Je connus trop que le mal étoit sans remède, que j'allois donner à Damon une mortelle

jealousie, dont je ne profiterois pas, du caractère décidé & singulier dont étoit sa maîtresse. Ainsi je pris la résolution de mettre fin à un trouble dont j'étois la cause & la victime. Je fus de ce pas à l'appartement de l'Abbé, qui ne s'étoit point levé de tout le jour. Après les remerciements & les politesses ordinaires, je lui dis que je voulois partir le lendemain, & que, pour éviter le cérémonial des adieux, je le priois de trouver bon que je ne parlasse de mon départ qu'à lui, & que je fisse venir pour cela des chevaux de poste avant le jour.

L'Abbé loua fort la politesse qui supprime les adieux, m'accabla de compliments & d'éloges, & nous nous quittâmes en apparence les meilleurs amis du monde.

On nous dit à souper que Julie avoit la migraine; qu'ayant besoin de repos, elle nous prioit tous de ne point entrer ce soir dans sa chambre. Nous soupâmes fort tristement Damon, Madame Prévôt & moi, malgré la joie ridicule de cette extravagante, qui se croyoit embellie par l'absence de toute autre cornette; nous nous séparâmes aussi tristement que nous avions soupé, & je montai à cheval, comme je l'avois projeté, une heure avant le jour.

L'Abbé & Mde. Prévôt avoient employé

cette nuit à me tailler de la besogne , & à s'affurer chacun de leur proie ; ils avoient écrit une lettre signée de mon nom , adressée à Damon ; elle étoit conçue en ces termes :

» Vous connoissez trop l'amour & Julie,
 » pour ne pas sentir que je n'ai pu la voir sans
 » l'aimer. Madame Prévôt , pour qui vous
 » l'avez négligée , vous dédommagera de sa
 » perte. C'est pour n'être pas le témoin de
 » votre inconstance , & un obstacle à votre
 » fortune ; c'est aussi parce qu'elle m'aime
 » autant qu'elle est sûre d'être aimée , qu'elle
 » fuit avec moi : ne cherchez point à nous
 » suivre ; il en coûteroit la vie à l'un de nous
 » deux , & vous ne regagneriez pas un cœur
 » dont vous n'avez pas connu le prix.

S A I N T - F A R E .

On avoit placé cette lettre cachetée sur la table de ma chambre. Madame Prévôt , à qui l'Abbé avoit fait entendre que Julie seroit un obstacle à ses desseins de mariage avec Damon tant qu'il seroit à portée de la voir , que d'ailleurs c'étoit une charité de la séparer de nous , & de la rendre à ses parents , & qu'il s'en chargeoit ; Madame Prévôt se prêtoit à tout , & ne voyoit de conséquence à rien , pourvu que Damon ne lui pût échapper.

A peine fus-je parti , qu'on alla dire à Julie ,

que j'allois monter à cheval, & que je voulois lui dire un mot chez le Fermier du Prieuré, qui étoit à cent pas de la maison. C'étoit le Fermier lui-même qui venoit faire ce message, avec un air de mystere, suivant les instructions secretes qu'il avoit reçues. Julie se leva promptement, & crut qu'il s'étoit passé entre Damon & moi la veille quelque chose de violent, ou qu'il y avoit sur le tapis quelque projet de cette espece, puisque j'étois sorti si matin, & que je voulois partir sans rentrer à la maison. Elle accourut chez le Fermier en tremblant; les ordres y étoient donnés de la retenir, & de l'amuser sous divers prétextes; en un mot, de ne la laisser sortir que quand on l'enverroit dire.

Lorsqu'on se fut ainsi assuré d'elle, Madame Prévôt & l'Abbé entrèrent dans la chambre de Damon, & lui dirent d'un air surpris, que j'étois parti secretement, & que Julie avoit aussi disparu. Damon sauta du lit en fureur; & parcourant la chambre de Julie & la mienne, il trouva sur ma table cette lettre qui lui étoit destinée, dont la lecture acheva de le désespérer.

Le dédommagement qui lui étoit annoncé par ce billet, avoit l'air d'une insulte. Il trouvoit une perfidie noire & concertée dans notre procédé. Il vouloit aller à pied gagner la pre-

miere poste. Madame Prévôt s'offrit de l'y conduire. Les chevaux étoient à sa chaïse : comme elle s'étoit doutée que le premier mouvement de Damon le porteroit-là, elle avoit fait préparer sa voiture, afin de pouvoir y monter avec lui sans qu'il eût le temps de délibérer. Ce projet de me suivre fut exécuté sur le champ.

A la premiere poste, Damon demanda des nouvelles d'un jeune homme vêtu de gris, qui avoit dû passer depuis environ deux heures avec une Demoiselle qu'il dépeignoit très-bien; mais il fut étrangement désorienté; on lui dit qu'il avoit passé un jeune homme vêtu de verd. J'avois en effet changé d'habit. On lui dit de plus que ce jeune homme étoit seul, & qu'il avoit quitté la poste, pour prendre un cheval de renvoi, qui devoit le mener à fix lieues delà.

J'avois, comme on le disoit, quitté la poste. Ma raison étoit, qu'ayant dès la premiere journée donné une partie de ce que j'avois d'argent à Damon, le train de la poste me paroïssoit un peu lourd, parce qu'en partant de Paris, sans penser à aucune aventure, je n'avois pas pris sur moi de cet argent de Roman, qui ne s'use point; mais de l'argent commun, qui est le même dont se servent les bourgeois; de l'argent ayant cours, & prenant fin.

J'allois en Dauphiné voir si de vieilles tantes ne prenoient pas des arrangements pour le premier de Mai comme Madame Prévôt. J'avois de plus mille écus à recevoir en passant à Lyon, d'un débiteur très-solvable; c'étoit-là tout l'objet de mon voyage; mais encore falloit-il aller jusqu'au bout. J'avois suivi le chemin de la poste, & le même qui conduisoit à la maison de Madame Prévôt: je n'en étois plus qu'à cent pas sans le savoir, & j'allois m'en informer par simple curiosité, quand j'entendis une chaise qui venoit derriere moi. Je me dérangeai du chemin, sans même regarder qui étoit dedans: c'étoit la voiture de Madame Prévôt.

A peine Damon m'eut apperçu, que je le vis descendre, & accourir à la tête de mon cheval, en mettant l'épée à la main. La fureur dont ses yeux pétilloient, ne me fit pas perdre mon flegme. Je déchargeai en l'air mon fusil, pour éviter tout inconvénient. Madame Prévôt, qui voyoit une épée nue, & qui entendit un coup de feu, se crut veuve avant le remariage, & fit un cri si singulier, que, tout surpris que j'étois, je ne pus m'empêcher d'en rire; elle descendit de chaise en même-temps que je descendois de cheval, & vint se planter au milieu de nous.

Je n'avois encore fait aucun mouvement qui pût l'effrayer; Damon avoit seul l'épée nue : je me mis en devoir d'attacher mon cheval à un arbre; j'avois beau réfléchir à ce qui pouvoit occasionner la démarche & la colere de Damon, il m'étoit impossible de le deviner. Je m'appercevois qu'il commençoit à être lui-même démonté de mon sang-froid : en effet, il eût été mal-aisé qu'il me crût aussi coupable qu'il l'avoit pensé d'abord, en me voyant seul, & si tranquille.

Je m'approchai de lui, & le priai de me dire avant tout, quel sujet de plainte & de colere l'avoit fait me suivre si promptement, pour me présenter le combat. Il baissa la pointe de son épée; & sans me répondre, il me montra la lettre signée de mon nom. Je la lus avec attention, & avec autant de colere qu'il en avoit eu lui-même. Pour toute réponse, je lui dis que ce n'étoit pas mon écriture, & qu'on nous jouoit tous les deux, sans doute l'Abbé, de concert avec Madame Prévôt. Je lui montrai des vers & des chansons écrites de ma main; il se souvint qu'il en avoit même une dans sa poche, que j'avois donnée à Julie dès le premier jour; & l'ayant confrontée, il demeura confondu, & me fit de profondes excuses. Puis se tournant vers Madame Prévôt avec fureur : C'est vous, sans doute,

doute, lui dit-il, affreux monstre, qui avez ourdi cette insigne trahison, & c'est sur vous que je commencerai par m'en venger.

La misérable veuve dit en tremblant, qu'elle nous rendroit compte de tout, pōurvu que nous voulussions la suivre promptement à sa maison, qui n'étoit qu'à un pas, parce qu'elle étoit prête à se trouver mal. Elle remonta dans sa chaise, Damon & moi suivîmes à pied. A peine fut-elle dans sa maison, qu'elle tint parole, & commença par s'évanouir, en quoi elle eut grand tort; car, en cet état, elle étoit d'une laideur excessive.

Enfin, elle revint à elle, & nous assura que M. l'Abbé étoit l'auteur de tout le mal; qu'elle n'avoit rien fait que par un bon motif; que, dès la première nuit de notre voyage, l'Abbé qui s'étoit aperçu de sa tendresse pour Damon, lui avoit conseillé de l'épouser, & l'avoit assuré que, pour y réussir, il falloit le séparer de cette petite Julie, qui le dérangeoit à coup sûr, & que c'étoit grand dommage qu'un garçon qui paroïssoit aussi-bien né, ne fût pas tombé en bonne main; qu'il falloit que, de son côté, elle se chargeât de le remettre dans le bon chemin; que lui, du sien, se chargeroit de remettre Julie à sa famille; que ce seroit une belle charité; que pour cela il étoit nécessaire que nous vins-

sions tous passer quelques jours à sa maison, & qu'il espéroit bien nous y engager; que quand une fois nous y ferions, il profiteroit des circonstances qui se présenteroient, & qu'on ne pouvoit prévoir. Elle ne favoit pas de quelle main étoit la lettre qu'il m'avoit supposée: il la lui avoit montrée toute écrite dès le soir.

Ce que la perfide vieille ajouta, c'est que depuis qu'elle étoit chez l'Abbé, elle s'étoit apperçue que son intention n'étoit pas de rendre Julie à sa famille; que cette jeune personne avoit agi de concert avec lui dans tout ce qu'il avoit fait la veille; qu'elle avoit consenti à se cacher, pour nous laisser tous partir, & que leur intention étoit de partir aussi pour Paris, dès qu'elle & Damon se feroient éloignés; ce qu'elle ne doutoit pas qui ne fût exécuté.

Le caractère franc de Julie me paroissoit si contraire à cette lâcheté, que je n'en crus pas un mot. Pour Damon, il ne le crut que trop; il ne doutoit plus de ma candeur, & il ne pouvoit croire sa maîtresse innocente. Elle ne pouvoit s'être cachée dans cette maison qu'il avoit parcourue d'un bout à l'autre, en l'appellant à haute voix, sans qu'il y eût une trahison noire de sa part, & une volonté libre de se cacher. Il ne concevoit pas que

rien eût pu la faire sortir de force de son lit & de sa chambre dès cinq heures du matin. Franchement il étoit mal-aisé de deviner comment cela s'étoit fait ; quoique je l'aye déjà dit, parce que je l'ai su depuis de Julie : je n'en savois rien du tout, en ce moment, & n'y voyois pas plus clair que Damon ; mais je savois combien le diable est malin, & combien les choses les plus indéchiffrables paroissent naturelles, quand on en a la clef.

Il restoit à savoir quel parti nous prendrions. Damon vouloit sur le champ retourner au Prieuré pour y mettre le feu ; mais le Prieuré n'en pouvoit mais, & n'appartenoit pas au Prieur : c'étoit lui qu'il eût fallu brûler ; & , s'il étoit absent, cela ne se pouvoit faire qu'en effigie. Damon ne doutoit déjà plus de cette absence du Prieur, concertée avec son infidelle maîtresse.

Je lui dis que, s'il m'en vouloit croire, il commenceroit par y envoyer, & s'assurer s'ils étoient partis ; que si je n'étois pas obligé d'aller au moins jusqu'à Lyon pour recevoir mille écus qui m'étoient dûs, je ne continuerois pas mon voyage, & que je retournerois moi-même en savoir des nouvelles ; que si l'Abbé étoit allé à Paris, je suivrois ses traces, jusqu'à ce que j'eusse trouvé Julie, & qu'il me feroit dire de sa bouche quelle part elle avoit dans

cette manœuvre ; que si je la retrouvois innocente & fidelle , il en seroit bientôt instruit.

Comme nous n'étions plus qu'à vingt lieues de Lyon , & qu'il ne me falloit que vingt-quatre heures pour aller & venir , j'ajoutai que s'il vouloit m'attendre chez Madame Prévôt , nous ferions cette recherche ensemble.

Mais la Dame trouva sur le champ un expédient. Elle connoissoit mon débiteur ; il étoit très-solvable. Elle alloit prendre mon billet , & me compter les mille écus : les chevaux étoient encore à sa chaise, je pouvois repartir sur le champ, retourner au Prieuré, prendre la poste, aller à Paris : tout lui paroissoit facile & bien, pourvu que Damon lui restât. Il sembloit qu'elle eût peur que je ne lui prêtasse main-forte, en cas qu'elle voulût lui faire violence, & qu'elle ne le croiroit bien à elle que quand elle le tiendrait tout seul. Pour moi, je ne comprends pas ce qu'elle en vouloit faire, & sur quoi peut être fondé le goût des vieilles femmes pour les jeunes gens, vu le peu de goût des jeunes gens pour elles.

Sans attendre la réponse de Damon, ni la mienne, Madame Prévôt le traîna dans un petit cabinet, dont elle ferma la porte sur elle. Ils y furent assez long-temps : elle en sortit enfin avec mille écus en or, qu'elle me remit en prenant mon billet.

Damon avoit vu , contemplé , & pris les dimensions du magot. Il en avoit le visage radieux , & les yeux éblouis , & paroissoit moins fâché de rester , & moins fâché que je partisse.

Je l'embrassai donc comme une victime future des écus de Madame Prévôt. Pour elle , je lui souhaitai tout ce qu'elle ne méritoit point ; le souhait étoit de grande étendue : tout ce qu'elle aimoit ; ce second souhait étoit le plus court. Mes adieux faits , je montai en chaise , & me fis conduire à la Ville épiscopale , qui étoit à quatre lieues.

Je ne doutois point que l'Abbé ne fût très-bien enfermé chez lui avec Julie : ne le croyant pas homme à s'exposer en route , ni dans aucun autre endroit , avec une fille que sûrement il retenoit malgré elle. J'étois armé de cette lettre fatale , écrite en mon nom , & que je ne doutois pas qu'il n'eût écrite de sa main : il étoit trop habile pour confier un pareil secret à qui que ce fût ; d'ailleurs , il n'avoit personne à qui il eût pu se remettre de ce soin dans sa maison ; aucun ami n'étoit venu le voir depuis notre arrivée , & lui-même n'étoit pas parti.

Je commençai par renvoyer la chaise & les chevaux de Madame Prévôt. J'allai à la poste , pour savoir si je ne trouverois pas

quelque chaise à louer ou à acheter. Heureusement j'appris qu'un Officier, demeurant dans la Ville, étoit revenu malade d'Italie depuis huit jours, & en avoit ramené une très-bien conditionnée à deux places, attelée de deux fort bons chevaux, & qu'il cherchoit à s'en défaire. Je me rendis chez lui : le marché de la chaise & des chevaux fut fait sur le champ ; je pris même pour la conduire un des gens qu'il avoit ramené, & qui lui devenoit inutile.

Je défendis à mon nouveau domestique, sous peine d'être chassé & puni, de rendre aucun compte dans l'endroit où j'allois le mener, depuis quand il étoit à moi, ni de dire où j'avois acheté cette voiture.

Je lui ordonnai, au contraire, expressément, de dire que le tout m'appartenoit depuis long-temps ; qu'il ne venoit pas de loin ; mais qu'il lui étoit défendu de dire de quel endroit. Cette précaution ne me fut pas inutile.

Pour le dessein que je méditois, je crus me devoir adresser à l'Evêque. Il étoit absent. Il fallut rabattre sur les Grands-Vicaires. J'allai chez celui qu'on me dit être le plus important. En effet, pour premier trait d'importance, on me fit attendre une demi-heure dans son anti-chambre ; & comme j'en de-

mandois la raison à une espece de butor qui faisoit aussi le domestique important, il me dit que c'étoit l'usage, quand il venoit des inconnus qui ne vouloient par se nommer; que Monsieur étoit non-seulement Grand-Vicaire, mais encore Official, de plus, Directeur de tous les Couvents, Administrateur de tous les Hôpitaux, enfin, accablé d'affaires; qu'à moins qu'il ne fût demandé par quelqu'un des principaux de la Ville, il ne paroïssoit que quand il y avoit plusieurs personnes, pour n'être pas détourné à chaque instant.

Je donnai un écu à ce domestique si bien instruit des affaires & des usages de son maître, en le priant de m'épargner la lenteur d'une audience publique, & de dire à M. l'Official que je venois de loin, & que j'étois fort pressé.

L'écu fit merveilles; je n'attendis pas. Une minute après l'avoir lâché, parut M. le Grand-Vicaire, qui ne commença pas par m'entendre, mais par m'interroger. Monsieur vient apparemment pour des dispenses de bans? Je répondis que non. Est-ce pour quelque opposition? Non. C'est donc pour être entendu dans quelque information? Point du tout. Faites-moi donc la grace, me dit-il, de m'apprendre ce qui vous amene. J'attends, lui

dis-je, pour cela, que vous me fassiez vous-même, Monsieur, la grace de m'écouter. Connoissez-vous M. le Prieur de...? Oui, dit-il, très-fort; c'est un galant homme, & un de mes amis : on l'attend à son Prieuré ce jour-ci. Connoissez-vous son écriture? Comme la mienne, dit-il; j'ai vingt de ses lettres ici. Alors je lui montrai la lettre; & dès qu'il la vit: Justement, dit-il, voilà son caractère. Je le priai de lire cette lettre en entier, ce qu'il fit, sans y rien comprendre : la lecture finie, je repris la lettre, & la remis dans ma poche, après quoi je lui dis : Cette lettre écrite de la main de votre ami, est signée aussi de sa main, & de mon nom : je suis ce Saint-Fare qu'il accuse de l'enlèvement de Julie, & qu'il suppose s'en être accusé lui-même dans cette lettre; je lui contai en peu de mots, pour le mettre entièrement au fait, l'histoire du voyage, & des suites qu'il avoit eu jusqu'à ce moment.

M. l'Official me dit qu'il falloit lui remettre cette lettre; qu'il se chargeroit d'arranger cette affaire avec le Prieur; qu'il pouvoit avoir tort jusqu'à un certain point, mais qu'il pouvoit aussi y avoir du plus ou du moins. Il insistoit fort pour que je lui remissem la lettre, & demandoit à la voir encore une fois. Je le priai de n'y pas penser un instant, & de m'écouter jusqu'au bout.

Je lui dis donc , que ne voulant pas perdre le Prieur , ni m'exposer à lui brûler la cervelle dans sa maison , j'exigeois de lui qu'il montât sur le champ dans ma chaise , qui étoit restée à vingt pas de sa porte , & qu'il vînt avec moi au Prieuré , pour entendre le Prieur & Julie en ma présence , & pour la tirer du péril où je ne doutois pas qu'elle fût.

M. l'Official trouva de la difficulté & de l'embarras , voulut biaiser ; mais je lui déclarai que s'il délibéroit un instant , s'il me laissoit sortir de sa chambre , je commençois par rendre plainte à lui Official , & que j'allois de ce pas la rendre aussi à la justice séculière , & déposer la lettre qu'il venoit de voir.

Un moment de réflexion lui fit sentir combien l'affaire pouvoit devenir sérieuse & délicate. Allons , Monsieur , allons , me dit-il , je vois bien qu'il faut vous suivre , si je veux sauver au Prieur bien des embarras où vous voulez le jeter , & vous aussi. En entrant dans ma chaise , il vit une artillerie qui pensa le faire retourner sur ses pas : il n'étoit cependant question que d'un fusil & de deux pistolets qui n'étoient pas chargés.

En moins de trois heures , nous fûmes à la porte du Prieuré. J'empêchai qu'on entrât dans la cour. J'avois causé avec M. l'Official pendant le chemin : il ne respiroit que douceur &

miséricorde : il m'y avoit invité par tous les moyens , par toutes les figures de sa rhétorique : je lui avois bien promis qu'il seroit content ; cependant en descendant de chaise , je pris un pistolet. Le bon Ecclésiastique ne vouloit pas passer outre ; je l'assurai que c'étoit seulement par contenance & pour la forme ; les premiers pas étoient faits , il fallut achever , & me suivre.

Le Prieur avoit apparemment écarté , & pour cause , son domestique qui n'étoit pas nombreux ; de sorte que nous traversâmes deux cours , nous entrâmes dans les salles , enfin nous étions à la porte de sa chambre , sans avoir rencontré personne.

J'écoutai un moment à travers la ferrure ; & n'entendant aucun bruit , j'allai à la chambre de Julie , qui étoit à l'autre bout du corridor. J'entendis qu'elle parloit fort haut , & le Prieur à demi-voix. Le pauvre Official étoit plus mort que vif. Le cœur me battoit aussi ; mais ce n'étoit pas d'effroi. J'ouvris la porte assez doucement pour n'être point entendu ; & comme ils avoient l'un & l'autre le dos tourné à la porte , j'eus le plaisir de contempler près d'un quart d'heure , & de faire voir à M. l'Official , son bon ami dans la posture la plus dévote , à deux genoux auprès de Julie , qui travailloit à défendre une de ses mains , que

l'Abbé ne se croyoit pas si prêt de lâcher.

Elle nous apperçut la première, & fit un cri, qui fit tourner la tête au Prieur. Nous devinmes pour lui un tableau, comme il l'avoit été pour nous. Voir un pistolet & un Official, c'étoit trop de moitié : il voulut se relever, & n'en eut pas la force. Pour Julie, elle s'élança dans mes bras : les siens me tinrent long-temps serré sans parler ; puis tout-à-coup elle me quitta pour se jeter à mes genoux, & les embrasser étroitement, en me nommant vingt fois son libérateur & son Roi. Il y avoit tant de feu & de joie dans toute son action, qu'il étoit aisé de voir combien elle se trouvoit heureuse d'être délivrée du danger auquel elle avoit été exposée depuis le matin.

Le Prieur, un peu revenu de son premier étourdissement, voulut prendre un air composé, & se justifier, du moins aux yeux de l'Official ; il dit que son intention avoit été pure ; que cette jeune personne avoit été séduite & enlevée à sa famille ; qu'il avoit espéré qu'en la séparant de nous, il parviendrait peu-à-peu à gagner sa confiance, & à la mettre dans la bonne voie ; qu'elle ne pouvoit que se perdre tant qu'elle seroit ou avec Damon, ou avec moi, & qu'il vouloit la remettre à ses parents.

Le fourbe, dit Julie, qui me tenoit par l'ha-

bit, & ne me quittoit plus : il ne m'a seulement pas demandé une fois qui je suis. Etoit-ce pour me remettre dans la bonne voie, ou bien à mes parents, que, depuis le matin, il a cherché à me séduire par tout ce que les présents & les promesses ont de plus capable de tenter ; & que ne pouvant y réussir, & s'étant débarrassé de ses domestiques depuis une demi-heure, il commençoit à y employer la violence ; demandez-lui comme le tout lui a réussi. Sans ce secours inespéré que le Ciel m'envoie, j'étois résolue de les poignarder avant la fin du jour. Ces dernières paroles firent un peu frissonner le Prieur : effectivement Julie étoit capable d'une pareille hardiesse, & le disoit d'un ton à le persuader.

Pour M. l'Official, quoiqu'il eût une soixantaine d'années, il commençoit à trouver le Prieur moins coupable ; mais ce n'étoit pas à cause de ses bonnes raisons, c'étoit parce qu'il examinoit de plus près Julie. Il se mettoit déjà en fraix pour justifier les intentions du Prieur, & pour engager Julie à me déclarer qu'elle vouloit être remise chez ses parents. Il lui proposoit un Couvent de sa main, en attendant qu'on fût leurs dispositions.

Je n'avois pas encore ouvert la bouche. Je dis enfin à l'Official : Cessez, je vous prie, Monsieur, une bonne fois pour toutes, de

vouloir justifier ce qui est sans excuse : vous me donneriez des soupçons que je ne veux point prendre. La meilleure action a toujours mauvaise mine , quand on prend de mauvaises voies pour la mettre à fin. Quand on est pur dans ses intentions , on l'est dans ses démarches. Que votre Prieur fasse le tartuffe , quand il ne sera pas pris sur le fait , & qu'il trouve des dupes , à la bonne heure ; mais pour aujourd'hui qu'il y renonce , il est à découvert. Voilà Julie ; je ne viens point lui faire violence , je viens la sauver de celle où elle étoit exposée : je ne connois pas plus ses parents que le Prieur , mais je suis plus propre que lui à la remettre sûrement dans leurs mains , si elle le desire. Si elle veut rester au milieu de vous , elle est libre de le déclarer : je n'y mettrai point d'obstacle ; mais si sa volonté est de me suivre , gardez-vous l'un & l'autre d'essayer de l'empêcher par un seul mot , & par la moindre démarche.

Ce maudit pistolet auquel je ne pensois seulement pas , donnoit un poids infini à mes raisons ; au moindre mouvement que je faisois , je voyois mes Ecclésiastiques faire des contorsions pour éviter le vis-à-vis.

Julie s'expliqua fort nettement sur le parti qu'elle vouloit suivre. J'ajoutai à M. le Prieur , que tant que je serois nanti d'une certaine

lettre qu'il avoit osé écrire & signer de mon nom, j'avois de quoi le perdre; qu'ainsi il n'avoit rien de mieux à faire que de la tirer de mes mains; ce qui ne se feroit pas qu'au moment où Julie seroit libre, & dans la voiture qui l'attendoit à la porte.

Le Prieur vit bien qu'il étoit impossible de sortir de ce mauvais pas, autrement qu'en renonçant à toute espérance, & en laissant aller Julie. Il dit donc qu'elle étoit fort libre de me suivre, & qu'elle n'avoit point été retenue de force chez lui; qu'à la vérité, depuis le matin, il l'avoit empêchée de sortir seule, comme elle le vouloit faire; & qu'en cela, il avoit compté lui rendre service; mais que puisqu'il la remettoit en mes mains, c'étoit mon affaire, & la sienne de retourner chez ses parents, comme il le souhaitoit pour elle.

La chose ainsi réglée, je me souvins que je n'avois pas mangé de tout le jour; il étoit cependant cinq heures sonnées. Julie étoit aussi à jeun; elle avoit refusé de se mettre à table avec M. l'Abbé, & étoit restée sous la clef dans sa chambre, pendant que lui dînoit de bon courage. Je proposai donc au Prieur de nous faire servir certain pâté que je connoissois de la veille. J'appellai en même-temps mon valet, à qui je donnai le pistolet à remettre dans la chaise.

La collation fut prête en un moment; nous nous mîmes à table, comme s'il n'eut été question de rien un quart d'heure auparavant. Pendant ce temps, on faisoit boire mon postillon, & on le tournoit de toutes façons pour savoir d'où il venoit, où il alloit, à qui étoit la voiture; mais on n'en tira rien, & le Prieur ne put douter que je ne fusse quelqu'un du voisinage, qui avoit pris plaisir à lui cacher sa demeure, & peut-être son vrai nom: ce qui ne contribua pas peu à le tenir en respect, & à l'empêcher de nous faire suivre.

Nous bûmes & mangeâmes assez bien, Julie & moi, en fort peu de temps. Elle étoit d'une gayeté qui enchantoit le bon Official, & désespéroit le Prieur. Pour achever leur entière défaite, je la priai instamment de chanter: ce fut le coup de grace, elle chanta mieux, je crois, qu'elle ne l'avoit fait en toute sa vie. Après quoi, je la pris par le bras; & faisant l'un & l'autre de profondes révérences à ces Messieurs, nous gagnâmes le chemin de la porte; le peu qu'elle avoit d'équipages, étoit déjà placé dans la voiture: ainsi rien ne nous arrêtoit plus: les deux Abbés étoient demeurés à table, stupéfaits, & sans parler.

Je comptois qu'ils alloient nous suivre & nous reconduire; mais nous étions tous deux montés dans la chaise, & prêts à partir, sans

que ni l'un ni l'autre de ces Messieurs parût. Je me souvins en ce moment de la lettre que j'avois promis de rendre au Prieur; & pour empêcher qu'il ne s'en fît un prétexte, pour nous faire suivre, je le fis avertir de la venir prendre. Il étoit si étourdi de tout ce qui s'étoit passé chez lui en si peu de temps, qu'il l'avoit tout-à-fait oubliée. Il accourut; & en la recevant, il me remercia comme si je lui avois fait un grand présent. En moins de rien, nous nous éloignâmes de cette maison, où l'aimable Julie avoit passé la journée la plus triste de sa vie.

Après quelques moments de marche, je fis arrêter la voiture, pour jouir enfin du plaisir de la voir sans témoins, de la voir en liberté, & pour savoir de quel côté tourneroient nos pas. Julie en mon pouvoir, seule avec moi, maîtresse de faire mon bonheur, & de me suivre sans que rien s'y opposât, étoit pour mon cœur un bien si doux, si peu attendu, qu'à peine osois-je m'y livrer, dans la crainte de le perdre. Il n'étoit ni dans mon caractère, ni dans celui de ma passion, de lui faire la moindre tromperie, ni la moindre violence. Je voulois devoir tout mon bonheur à son penchant, à sa volonté, sans les captiver. Je lui demandai donc en tremblant, où elle vouloit être conduite, & si son intention étoit d'aller

rejoindre Damon , qui étoit resté chez Madame Prévôt. Hélas ! combien je craignois qu'elle n'acceptât cette proposition , qui ne pouvoit que m'être funeste !

J'attendois , me dit-elle , que vous me parlâssiez de Damon , & je n'osois vous en rien dire , crainte d'apprendre ce que vous m'en dites ; non , Saint-Fare , non , je n'irai point retrouver Damon chez Madame Prévôt , qu'il déteste , & qu'il a cependant la lâcheté de suivre. S'il m'eût aimée , il eût volé à mon secours ; & ce seroit à lui , non pas à vous , à qui je devrois la liberté que vous venez de me rendre : il vous auroit accompagné du moins : non , il ne m'aime plus , & il ne m'importe pas où j'aille , ni ce que je devienne , pourvu que je ne le voye plus , & que je ne vous quitte pas.

La nuit approchoit , le temps étoit couvert ; & en suivant la route , nous étions encore fort loin du premier village. Je pris donc le parti d'aller en traversant les terres , droit à un hameau , qui paroissoit à une demi-lieue du grand chemin.

Nous n'y trouvâmes point de cabaret en état de nous recevoir ; heureusement il y avoit un château fort bien tenu , & qui n'étoit pour lors habité que par un concierge & sa femme. Je les priai de nous donner gîte pour cette

82 LES CONFIDENCES

nuit, de façon qu'ils ne purent s'en défendre : ces bonnes gens nous prirent même tout-à-coup en si grande affection, qu'ils nous servirent & nous logerent, comme si nous eussions été les Seigneurs & les maîtres de la maison ; & bien nous en prit d'avoir trouvé cette ressource.

Julie ne m'avoit point parlé depuis le peu de mots qu'elle m'avoit dits de Damon : je l'entendois soupirer à côté de moi dans la voiture ; je voulois laisser agir cette première douleur, sans l'interrompre, & je comptois que quand nous serions arrivés, & en repos, je réussirois mieux à la consoler, ou à la distraire de son chagrin.

A peine eûmes-nous des lumières, que la regardant avec attention, elle me parut extrêmement pâle, & ayant une espèce de frisson : je lui tâtai le pouls ; & sans trop me connoître à la fièvre, je ne pus douter qu'elle ne l'eût très-violente.

Elle me dit que c'étoit l'agitation continue de toute la journée, & le faiblissement que Damon lui avoit donné la veille, qui lui avoient troublé le sang, & que le repos de la nuit calmeroit peut-être ce mal : effectivement elle avoit éprouvé, coup sur coup, des révolutions capables de déranger la meilleure santé. J'étois moi-même aussi malade qu'elle,

d'effroi & d'inquiétude. Je passai la nuit au chevet de son lit ; & la fièvre s'allumant toujours davantage , il fallut recourir aux plus habiles gens de la Province , qui étoient , je crois , les plus ignorants du monde. Que vous dirai-je ? Elle fut saignée cinq fois en quatre jours , & fut si mal , que je crus la perdre & ne l'avoir tirée des mains du Prieur que pour être témoin de la mort la plus triste. Enfin , une médecine que je m'avisai de composer , & de lui donner moi-même , parce que je l'avois vu employer avec succès dans ces fièvres violentes , la tira si bien d'affaire par un vomissement qui dura presque tout le jour , que , dès le lendemain , elle étoit en état de se lever ; & trois jours après , elle se trouva assez forte pour remonter en voiture.

J'avois passé dès le premier soir dans cette maison pour son mari ; j'en avois fait , pendant sa maladie , les fonctions les plus pénibles & les plus intéressantes : il ne me restoit plus qu'à les continuer dans sa santé , & cela ne me paroïssoit pas souffrir de difficulté ; sa tendresse pour moi étoit extrême , & la mienne n'avoit plus de bornes ; cependant j'étois encore éloigné du terme qu'elle avoit mis à mon bonheur.

Il dépendoit peut-être de moi de l'abrégé : bien des gens diront que j'étois un sot de ne

le pas faire ; je ne blâme point ceux qui abrègent , chacun y est pour soi : j'avoue même que la méthode d'abrèger est bonne en général , & sûre dans la pratique ; mais comme il n'y a point de règle qui n'ait ses exceptions , il y a telle femme avec qui , tel qui ne s'en vante pas , s'est perdu sans ressource , pour avoir voulu abrèger. Julie étoit de ce nombre , & je suis de ceux qui ne veulent rien devoir à la moindre violence.

Le troisième jour de son rétablissement , elle me dit qu'elle avoit une grâce à me demander , & qu'elle me prioit de ne la pas refuser , que mon bonheur & le sien pouvoient en dépendre. Hélas ! ordonnez , lui dis-je , mon bonheur ne dépendra jamais que de vous ; pour le vôtre , tout ce qui peut y contribuer m'est sacré ; que puis-je faire qui le procure ?

C'est demain , me dit-elle , que Damon se marie , mon pressentiment me l'annonce : je veux être témoin de cette cérémonie ; c'est tout ce qui me manque pour être guérie d'un penchant trop tendre & trop peu respecté. Vous serez heureux dès que je serai digne de vous. Je vous l'ai promis ; je le serai , dès que je serai guérie & libre ; & je me croirai l'une & l'autre , dès que mes yeux auront vu ce que mon triste cœur voit d'ici.

Je lui représentai qu'elle exposeroit Damon

à faire quelque extravagance; que me voyant avec elle en ce moment, il penseroit que nous ne venions-là l'un & l'autre que pour le braver; qu'elle même, peut-être, ne soutiendrait pas ce qu'elle alloit chercher pour se guérir; qu'elle en reviendrait émue, troublée, & peut-être malade, étant encore si peu rétablie; enfin, que ne pouvant conserver Damon, & moi en même-temps, moi qu'elle aimoit, & qu'elle rendoit malheureux, sachant combien elle étoit adorée; lui dont elle avoit fait le bonheur, & qui sembloit l'oublier; lui qui avoit si mal reçu l'espece de partage & de société qu'elle avoit voulu établir entre nous; lui qui avoit sur elle des droits qu'elle prenoit plaisir à lui conserver, & qui pouvoient nous séparer dans l'instant, s'il vouloit en user, & laisser Madame Prévôt pour la suivre...

J'eus beau lui dire tout ce que m'inspiroit la crainte de la perdre: eh, que ne m'inspiroit-elle pas! J'ai tout prévu, me dit-elle, & le sort en est jeté. Damon ne vous verra point avec moi, je serai seule. Nous irons ce soir coucher à une lieue de sa maison: nous enverrons votre postillon, qui n'est connu de personne, savoir si c'est demain, comme mon présentiment me le dit, & à quelle heure au juste doit se faire cette cérémonie. Vous m'attendrez où nous aurons couché; je prendrai

86 LES CONFIDENCES

un de vos hab'its qu'on ne connoisse point : il me fera un peu long & un peu large ; mais n'importe, on n'y regardera pas de si près. Je me placerai de façon à voir sans être vue ; je n'entrerai dans l'Eglise que quand je serai sûre par mes yeux, que ce couple charmant sera entré & placé ; la chaise qui n'est point connue, m'attendra à cinq cents pas, & avancera jusqu'à la porte, lorsque je serai entrée : la cérémonie faite, je sortirai la première, & je serai placée dans la chaise, qui sera prête à marcher, avant que Damon, à qui je ne dirai qu'un seul mot, puisse me rejoindre. Ne craignez ni son retour ni ma foiblesse ; le temps de l'un & de l'autre sera passé ; il essayeroit en vain de me suivre, après avoir promis au pied de l'autel cette même foi qu'il m'avoit jurée ; il aura perdu sur moi tous les droits que mon amour lui avoit donnés, & dont le mépris qu'il en a fait a pensé me coûter la vie, à vos yeux, depuis huit jours. Je veux lui dire un mot, afin qu'il me voye, & qu'il sache que je l'ai vu ; ce mot sera le dernier de ma vie. Enfin, ne me refusez pas, si vous m'aimez.

Le tout me paroissoit fort bien rangé dans sa tête, mais très-difficile dans l'exécution. Cependant je ne balançai point ; je l'équipai au même instant d'un habit passablement ga-

lonné, qui lui auroit fort bien convenu, s'il eût été fait pour elle; un vieux plumet blanc de réforme fut tiré de l'étui, & nous partîmes sur le champ, en promettant au concierge & à sa femme que le lendemain nous les reverrions de bonne heure. Ces bonnes gens craignoient de nous perdre, comme si nous devions toujours vivre ensemble; ils étoient en admiration de voir cette jeune femme qu'ils avoient cru prête à mourir, sitôt rétablie, & si bien parée.

Nous arrivâmes de bonne heure à une lieue de la maison de Madame Prévôt; & sans y envoyer, nous fûmes qu'elle se marioit le lendemain; nous chargeâmes un paysan qui y alloit, de savoir l'heure juste, & nous apprîmes que ce seroit à onze heures précises.

Je ne fus pas plus heureux cette nuit que les précédentes. Julie en cavalier, avoit besoin de moi pour son ajustement de la tête aux pieds: elle voyoit toute ma mal-adresse, tout mon trouble & mon tourment; elle en étoit enchantée, & le voyoit avec des yeux qui l'augmentoient encore: je couchois dans sa chambre; cependant j'étois sot, si l'on veut, parce que j'étois sûr de lui déplaire, si je lui avois désobéi.

Le lendemain, à l'heure marquée, je voulus que le postillon montât dans la chaise à côté

d'elle, & la menât avec un seul cheval. J'étois bien-aïse de monter celui de côté, & d'être à portée de voir ce qui se passeroit, de faire avancer, ou reculer la voiture à propos, & de secourir Julie dans le besoin.

Tout lui réussit de point en point, comme elle l'avoit imaginé. Elle eut la satisfaction cruelle de voir un Amant qu'elle avoit trop aimé, oublier des serments qu'il ne devoit jamais rompre; oublier ceux d'une femme adorable, incapable d'y manquer, pour en faire de nouveaux, qu'il ne pouvoit tenir, & les faire à un monstre dont l'argent faisoit tout le charme. Pour moi, je n'ai jamais douté que Damon n'eût été plus fidele, s'il eût été moins malheureux, s'il avoit eu le nécessaire. C'est ce qui me faisoit écrier en commençant, qu'il devroit y avoir un trésor public, où les amants indigents eussent seuls le droit de puiser, pour les préserver de l'infidélité.

Julie étoit remontée dans sa chaise, lorsque Damon sortit de l'Eglise, déjà tout navré de la honte présente, & des hontes futures. J'avois bien instruit mon domestique, qui tenoit le fouet levé, & prêt à singler. Elle appella Damon de ce ton de voix enchanteur qui lui étoit si bien connu, & lui dit: „ Mon ca-

„ valier, je manquois à votre triomphe. Je

viens

„ viens le rendre complet : je suis libre , &
 „ vous ne l'êtes plus ; mes yeux viennent
 „ d'en être témoins ; voyez-les pour la der-
 „ niere fois. „ Après ce peu de mots , la chaise
 partit comme un trait.

Je voyois le tout d'une petite éminence ,
 où j'étois couvert par deux ou trois arbres
 fort ferrés , & qui n'étoient qu'à cent pas de la
 chaise. Je vis aussi quelque chose qui m'em-
 pêcha de m'en approcher. Ce fut un habillé de
 rouge , qui se détacha d'auprès de Damon , cou-
 rut à toutes jambes après la voiture , & monta
 derriere.

Ne pouvant voir ce coureur au visage , je
 pensai que c'étoit un des gens de Damon ,
 qu'il avoit chargé de suivre , pour s'assurer du
 lieu où Julie alloit se rendre. Je me promis
 bien qu'il ne m'échapperoit pas , s'il suivoit
 long-temps , & que je l'empêcherois d'aller
 loin.

Pour Damon , je le perdis bientôt de vue ,
 le château de Madame Prévôt n'étoit séparé
 de l'Eglise que par une pelouse d'environ cent
 pas. Je le voyois retourner continuellement
 la tête , & suivre la chaise des yeux ; mais la
 Dame alloit droit au gîte , il falloit y rentrer.

Je marchai quelque-temps à travers champs ,
 ayant toujours la chaise à vue , & pensant si j'é-
 trillerois ou non ce domestique , qui étoit cram-

ponné derriere , & s'il étoit temps de le faire descendre. En y réfléchissant , l'idée me vint de ne l'étriller que quand il quitteroit prise , & de voir s'il avoit ordre d'aller jusqu'à la maison. Il y avoit sept lieues. En quatre heures nous fûmes rendus à ce petit château , que nous avions quitté la veille , & je vis de loin , que l'habillé de rouge étoit entré avec la voiture : ce qui m'étonna fort , car je m'attendois bien à le voir descendre à la porte , & à ne l'empêcher de retourner , que quand il feroit temps pour notre sûreté.

Je piquai des deux , & je demandai en rentrant à mon postillon qui rangeoit sa chaise , ce qu'étoit devenu le domestique vêtu de rouge qui étoit derriere. Il me répondit : Ce n'est point un domestique , c'est bien un Monsieur , qui a une épée , & qui est monté là-haut avec Madame.

Je courus promptement , comme on peut croire : j'étois curieux de voir ce Monsieur en face. Quel fut mon étonnement ! C'étoit encore mon pêcheur de grenouilles. On ne l'envoyoit pas : il venoit d'office ; il avoit reconnu Julie , & s'étoit accroché à sa voiture par un mouvement de pure machine. Je le trouvai , la regardant en face , le chapeau enfoncé d'un air fier , & les deux poings sur

les côtés. Julie avoit la main sur la garde de son épée, mais d'un air fort sérieux, & prêt à dégainer : leurs attitudes étoient admirables.

En entrant, je commençai par fermer la porte sur moi, avec les deux verroux : aussitôt les bras du cadet Haubriot devinrent pendans, & sa figure tout-à-fait allongée.

Je demandai à Julie ce qui lui donnoit l'air tapageur que je lui voyois. Ce faquin, dit-elle, a fait sept lieues derrière la chaise, pour me reprocher les coups de crosse que vous lui avez donnés, & il me regardoit d'un air insolent, qui m'a rappelé son audace & l'insulte qu'il vouloit me faire ; j'ai été piquée qu'une pareille espece osât encore me regarder entre deux yeux, & je crois que si vous n'étiez pas venu, j'allois l'étriller à mon tour.

Je dis à ce pauvre Here : Ça, Monsieur Haubriot, j'avoue que je vous ai un peu maltraité, mais aussi faites-moi l'amitié de convenir que vous aviez grand tort : au surplus, vous reste-t-il quelque rancune ? Vous avez une longue épée, & me voici tout prêt à vous faire raison.

Il m'assura en bégayant d'effroi, qu'il n'avoit aucun dessein de vengeance contre moi, & qu'il n'étoit point mécontent de ce qui

s'étoit passé. Eh bien, Monsieur, lui dis-je; si vous êtes satisfait, je ne le suis point encore; je ne vous cherchois pas, comme vous voyez; mais puisque votre lot est de vous fourrer où l'on vous attend le moins, je vous dirai que j'eus regret de ne vous avoir donné que vingt coups de mon fusil, & que la chose en valoit à bon marché cinquante, pour un grand garçon comme vous : c'est donc trente de bon compte qui vous reviennent; mais il seroit ridicule de vous maltraiter de sang froid; nous changerons, si vous le voulez bien, les coups de crosse, en trois jours de jeûne & de prison; après quoi, vous serez libre, & il ne tiendra qu'à vous d'être de nos amis. Si nous vous laissons aller, comme vous êtes venu, la première chose que vous feriez en arrivant chez votre tante, ce seroit d'apprendre de nos nouvelles à qui voudroit en savoir : cela pourroit nous attirer d'autres visites, la vôtre nous suffit; ainsi nous vous retiendrons, sous votre bon plaisir, jusqu'au moment de notre départ, qui sera dans trois jours. La circonstance est fâcheuse, à cause de la noce & des plaisirs dont vous ne ferez point; mais aussi vous vous porterez mieux que votre frere, qui va sûrement trop boire & trop manger. Si vous ne voulez point vous servir de votre épée, commencez par la remettre à Julie,

& suivez-moi. Ce pauvre garçon se désarma, & présenta à Julie cette épée si inutile pour lui. Je le conduisis fort poliment dans une chambre dont je pris la clef, & j'eus grand soin, pendant trois jours, de lui faire porter de fort bon pain, & de belle eau claire.

Nous avions résolu en effet de ne rester au château que trois jours après les noces de Damon. Je récompensai largement mes hôtes, & le troisième jour au matin, nos adieux faits à ces bonnes gens, nous montâmes en chaise. Lorsque nous y fûmes placés, je fis venir Monsieur Haubriot, pour lui rendre la liberté & son épée, qu'il devoit recevoir de la main de Julie.

Il avoit un air allongé, pâle & fondu, comme s'il eût été dix ans au fond d'un cachot : cependant il avoit eu des vivres en quantité suffisante ; je crois que la qualité seule lui avoit déplu ; & puis l'idée de la joie qui régnoit chez sa tante pendant sa prison, & dont il avoit perdu sa part sans ressource, avoit sans doute augmenté sa peine : je le priai, en le quittant, de nous conserver, à Julie & moi, une petite part dans son souvenir : il ne nous promit rien, mais je crois qu'il n'y aura pas manqué. L'aventure du bois, & le pain & l'eau, pendant trois jours de noces, avoient quelque

94 LES CONFIDENCES

chose de trop frappant , pour qu'il l'ait oublié de long-temps.

Revenons sur nos pas. Le jour que Damon fut marié , étoit précisément le premier jour de Mai , comme Madame Prévôt l'avoit combiné. Ce M. Haubriot , que je trouvai en rentrant , m'avoit fait perdre de vue l'objet intéressant. Après l'avoir mis en cage , je demandai à ma chere Julie , si elle étoit contente d'une démarche que je ne lui avois point vu faire sans crainte , & à laquelle je n'avois consenti que par la complaisance aveugle que j'étois résolu d'avoir toute ma vie pour ce qu'elle vouloit.

Oui , me dit-elle , j'en suis contente , tout ce que je pouvois l'être , puisque maintenant je suis à vous tout ce que j'y veux être , & que ma volonté est d'y être sans réserve. En finissant ces mots , elle m'embrassa si tendrement , & d'une façon si particulière & si nouvelle pour moi de sa part , que je me crus au moment d'être heureux ; & je l'étois déjà par ce baiser seul , plus que je ne l'avois été dans les plus doux moments de ma vie. Je voulois la conduire sur un petit canapé propre à continuer la conversation , que ce baiser sembloit lui rendre aussi nécessaire qu'à moi ; ses yeux m'assuroient de cette nécessité ; mais ce moment me fuyoit encore. Arrêtez , dit-elle ,

vous êtes le maître de tout mon cœur; mais puissiez-vous ne l'être jamais de ce qui ne vaut pas vos desirs! Je vous résiste malgré moi; mais plus je vous aime, & plus je sens que je dois toujours vous résister, si je ne veux pas vous perdre, & vous voir un jour ressembler à ce Damon qui vient de me trahir. Hélas! je l'ai vu m'aimer aussi ardemment que vous, & je l'aimois peut-être moins que je ne vous aime. J'ai suivi les mouvements de mon foible cœur, & je l'ai perdu: qui me garantira que je ne vous perdrais pas de même? Qu'une Prévôt ne viendra pas vous arracher de mes bras, au moment où vous me ferez le plus cher? Comment pourriez-vous me rassurer contre cette affreuse idée? Qu'avez-vous à m'offrir que des serments? Puis-je exiger autre chose de vous dans l'état où Damon me laisse? Que sont les serments pour un perfide? On ne l'est point, Saint-Fare, en commençant d'aimer; mais on le devient en aimant, en cessant d'aimer.

Eh, qu'il est peu d'ames privilégiées, capables de trouver dans l'amour même des raisons d'aimer davantage! je ne connois que la mienne de cette trempe. Je serois trop heureuse, si je pouvois croire la même force dans la vôtre; je ne craindrois plus de vous perdre par l'excès de ma passion; mais non, ne m'ôtez

pas cette crainte ; vous seriez trop dangereux , & moi trop foible , si je la perdois.

Vous parlez, lui dis-je, comme un ange, parce que vous êtes maîtresse de tous vos sens : pour moi, qui ne me connois plus depuis long-temps auprès de vous ; moi, dont vous avez poussé la patience & le tourment à l'excès, je ne fais plus que vous dire, & que vous répondre. Je continuerai de souffrir, puisque vous le voulez ; mais n'attendez pas que je vous rassure, ni que je vous persuade sur rien. Vous verrez que je n'aurai pas le sens commun.

Eh bien soit, me dit Julie, vous n'avez besoin d'esprit, ni pour m'aimer, ni pour me plaire ; votre cœur suffit. Laissez-moi l'étudier, le connoître davantage, m'assurer qu'il est tel que je le desire pour notre bonheur commun ; laissez-moi jouir du charme de me convaincre combien vous méritez toute ma tendresse. Venez faire un tour de jardin, & sur-tout point d'humeur.

Je la suivis ; nous nous promenâmes jusqu'au souper. A dix-sept ans, elle causoit de tout avec une finesse & une supériorité, qui m'étonnoient à chaque pas.

L'heure du souper vint : nous nous mîmes à table ; j'y fus long-temps sans pouvoir ni manger, ni parler. Je la regardois avec un air

de distraction, qui venoit d'être trop occupé d'elle. Ma rêverie parut l'affliger ; elle me demanda ce qui pouvoit m'occuper si tristement.

Ah ! m'écriai-je , pouvez-vous me le demander ? Je sens que vous ne m'aimerez point assez pour faire mon bonheur , & que je vous aimerai trop pour vouloir vous y contraindre : quelle situation ! quelle différence du sort de Damon à celui que vous me préparez ! méritoit-il d'être plus heureux ? Avoit-il plus d'amour ? plus

C'est, interrompit Julie, ma foiblesse pour Damon, dès l'âge de treize ans, & , pour ainsi-dire, avant de me connoître, qui semble me faire une loi de n'être foible de ma vie. Vous m'aimeriez peut-être plus constamment que lui, votre cœur seroit content du mien : mais, Saint-Fare, votre raison que je redoute pourroit-elle m'estimer ? Ne vous diroit-elle pas que je ne fais pour vous que ce que j'ai fait pour un autre ? Je ne puis exiger de vous les assurances d'être à moi, par les nœuds les plus saints : Damon me les avoit données, & n'a pas craint d'y manquer ; je méritois qu'il me les donnât, & qu'il y fût fidele. Comme je ne les mérite plus, je ne les recevrais pas de vous, quand vous pourriez me les offrir. Cependant je ne suis pas née pour vivre tranquille

98 LES CONFIDENCES

dans le désordre : je vous aime assez pour mourir du regret de n'être pas digne de vous : jugez si ma situation n'est pas plus triste & plus violente que la vôtre. Respectez-la cette situation ; quittez cet air languissant & malheureux qui me tue ; n'usez pas de tout l'empire que vous donne sur moi la passion que vous lisez dans mes yeux : la connoissance de mes foiblesses pour un autre , la circonstance où je suis , d'être seule ici avec vous , & d'y passer pour votre femme ; ç'en est trop contre moi.

Eh bien , dis-je , belle Julie , je ne ferai point des serments ; mais j'acquitterai ceux que vous a faits un autre ; je n'emploierai l'empire que je veux avoir sur vous , qu'à vous y faire consentir. Mais si je ne dois être heureux que quand vous ne pourrez vous refuser à mon bonheur , laissez-moi du moins la liberté d'être triste ; n'exigez pas de moi une gayeté qui s'accorde si mal avec le trouble & les desirs de mon cœur.

Ce que j'exige présentement de vous , me répondit Julie , c'est d'être bien persuadé que jamais je ne consentirai à rien dont vous puissiez vous repentir ; j'exige de plus , que vous soupiez sans tristesse , & de bon appétit ; c'est le moyen de me faire retrouver le mien.

Cette raison me persuada : je me mis à man-

ger de bonne grace , pour l'exciter à en faire autant , & j'y réussis. Une certaine noirceur qui s'étoit emparée de nous , se dissipa peu-à-peu. Je l'entretins assez gayement de la solennité du jour , qui étoit le premier de Mai , ce que je ne pouvois me résoudre à perdre de vue. Je donnois de grands éloges aux Amants heureux qui le fêtoient dignement , & je plaignoiss fort la sottise de ceux qui le passent sans le célébrer; elle répondoit à tout avec une douceur & une finesse charmante.

Quand nous fûmes seuls & retirés , il fallut la déshabiller , car elle étoit restée tout le jour dans son équipage de cavalier : la patience & les mains m'échappoient à chaque instant , & à chaque instant aussi elle reprenoit un air mécontent qui m'en imposoit assez pour me vaincre. Cependant mon trouble ne pouvoit plus croître : elle se mit au lit aussi troublée de son côté , que je l'étois du mien.

Je m'approchai d'elle pour l'embrasser , avant de me retirer dans un cabinet à côté où étoit mon lit. Nos ames se cherchoient , elles se rencontrèrent; elles s'unirent ; deux soupirs qui nous échappoient en même-temps , en furent la cause innocente.

On peut soupirer à l'unisson à quinze pas l'un de l'autre; mais , en vérité , quand on est trop près , quand on se touche presque , rien

n'est si dangereux. Il y a une attraction, dont l'effet est sûr & prompt, comme celui de la poudre. On ne fait point encore en physique si c'est le feu qui va chercher le soufre & le salpêtre, ou s'ils volent à sa rencontre; mais on voit qu'en les approchant à un certain point, ils font très-promptement le reste du chemin pour se joindre. La bouche divine de Julie fit le même effet sur la mienne.¹

Ces baisers si longs, qui finissent toujours trop vite, font la meilleure raison que puissent avoir deux Amants de ne pas dire un mot: tant que je pus faire durer cette raison de me taire, l'envie de parler ne me pressa point. Pendant ce délicieux instant, mes mains avoient pour la première fois une liberté honnête: personne au monde ne pensoit à elles. Est-ce fatuité dans une pareille position, de se croire maître d'achever son bonheur? Je fais un mouvement qui pouvoit devenir décisif: cette singulière Julie s'échappe de mes bras, & reprend tout-à-coup un sens froid glaçant pour me dire: Eh bien, Saint-Fare, est-ce-là ce que vous m'avez promis? Vous voulez me rendre méprisable à vos yeux & aux miens: eh, peut-être, le suis-je déjà. Laissez-moi, cruel, il y va de ma vie. Je sens que je ne suis plus maîtresse de vous résister; mais je la serai de mourir à vos yeux, si vous abusez de l'état où je suis.

Ah, pour le coup, m'écriai-je, ç'en est trop; & l'état où vous me mettez moi-même, crie vengeance contre vous. Il faut ou recevoir ma main & ma foi sur le champ, & me croire incapable d'y manquer, ou nous séparer pour toujours. Je vais de ce pas cacher mon désespoir & ma honte dans quelque désert, où j'oublierai tout ce que je voulois faire pour votre bonheur, & tout ce que vous avez refusé de faire pour le mien.

Julie ne soutint pas le ton de colere dont j'avois dit ce peu de mots. Bientôt je vis couler une abondance de larmes; j'en fus attendri moi-même, au point d'en verser. Ce moment de douleurs fut le triomphe de l'amour: il s'empara de nous si puissamment, qu'il ne nous laissa pas la liberté de proférer un mot. Julie pleuroit encore, & je pleurois aussi en travaillant à sa consolation & à la mienne: l'ouvrage avançoit en silence; elle conservoit un air de neutralité qui ne pouvoit pas être de longue durée: ses larmes couloient encore; mais sa gorge étoit émue, sa respiration animée, l'incarnat de ses joues étoit plus vif, ses yeux brilloient du feu le plus expressif; je ne craignois plus qu'un caprice fit tort à notre situation; elle ne pouvoit plus changer qu'en mieux: à chaque instant, à chaque seconde, elle devenoit plus avantageuse. Ses larmes

couloient encore; mais tout-à-coup elles devinrent celles de la volupté : la neutralité cessa; souviens-toi, s'écria Julie.... Elle ne put achever. La parole, le desir & le pouvoir de parler lui manquèrent en même-temps; e n'avois déjà plus rien de tout cela. Les transports & les délices de l'amour, tous ses délires, toute son ivresse tinrent long-temps nos ames enchainées, unies, confondues, perdues dans la volupté; dans cette volupté de l'esprit & du cœur, où les sens enchantés, tout ce qu'ils peuvent l'être, ont cependant la moindre part, volupté qui ne se peut ni peindre ni décrire, parce que les paroles ni les couleurs ne vont pas jusques-là.

Enfin, me dit Julie, vous l'avez voulu, trop cher ami : je n'ai pu soutenir l'idée de me quitter sur le champ dont vous me menaciez. Avez-vous pu la concevoir? Et l'auriez-vous exécutée? Ne vous repentez-vous pas de m'avoir offert votre main & votre foi? Ne trouvez-vous pas que je vous ai fait trop payer & trop attendre un bien dont le prix ne répond pas sans doute à vos desirs?

Pendant ces questions, je me rappellois que cette fille de dix-sept ans avoit été mere : je cherchois en vain les traces d'une fécondité si rare à son âge, il n'en paroissoit pas le moindre vestige : ce ne sont pas cependant de ces

empreintes qui s'escamottent parfaitement ; plus ma recherche étoit exacte , & moins les découvertes éclairoient ce mystère. Il fallut renoncer à y rien comprendre , & se passer de ce qui ne se trouvoit point , mais point de tout. La chose m'a toujours étonné ; & si j'en-
trois dans certains détails , on traiteroit mes descriptions les plus fidelles comme des tableaux de Roman.

Non , m'écriai-je , charmante Julie , non , il n'est pas possible de se repentir dans vos bras. Je n'ai ni trop payé , ni trop attendu un bien si cher , un moment si doux ; mais ne me ferez-vous plus attendre ?

Ah , me dit-elle , ce n'est pas l'amant aimé , l'amant heureux & couronné qui attend pour l'ordinaire ; mais trop souvent c'est celle qui aime : vous-même , hélas ! ne me ferez-vous point attendre ?

Je pris cette question si tendre comme un reproche : je la traitai comme si elle avoit trop attendu ; elle y répondit en fille qui ne vouloit plus me faire attendre. O volupté ! dont le souvenir m'est si cher , que j'aimerois à vous décrire , si j'en avois le talent !

Le jour nous surprit dans ces conversations , plus longues quelquefois que la précédente , mais aussi plus courtes bien souvent , & toujours coupées par un silence qui ne venoit ni d'inaction , ni de sommeil.

Nous parlâmes du pauvre Damon, placé cette même nuit du premier de Mai dans les ferres cruelles de Madame Prévôt. Nous parlâmes du cadet Haubriot, dont le jeûne avoit commencé ce jour, & nous trouvions toujours dans nos sujets de conversation, des sujets de nous donner de nouvelles preuves de notre tendresse.

Julie m'en offrit une, parce que j'avois su attendre, au-lieu qu'Haubriot avoit été trop pressé. Je la reçus en homme qui fait attendre ou se presser, suivant le besoin de ce qu'il aime.

J'en demandai une autre, parce que j'avois résisté aux agaceries de Madame Prévôt; & qu'au-lieu d'être sensible à l'imposition de main qu'elle avoit faite sous mon menton dans le coche, je l'avois raccommodée avec Damon.

La demande fut trouvée juste : Julie paya sur le champ ; aussi dans le même instant qu'elle comptoit mon paiement, je lui donnois quittance.

Les trois nuits passées au château se ressemblerent toutes, quoique pas une ne se ressemblât. Tel est le privilège du tendre amour : rien de si varié que ses plaisirs, & rien de si simple : il sont toujours les mêmes, & toujours nouveaux.

Nous revînmes à Paris, où notre passion sembloit croître, à mesure que nous nous connoissions davantage. Le cœur de Julie étoit fait pour l'amour, & son ame formée pour la constance : ce qui est le caractère le plus rare & le plus desirable dans une maîtresse & dans une femme. Ce caractère seul peut attacher & fixer pour la vie. Du moins je pensois ainsi, & je n'ai pas changé de sentiments depuis.

J'avois un appartement de garçon dans un quartier bruyant; je ne crus pas devoir y descendre; j'en pris un convenable à la vie que je voulois mener, dans un quartier désert & écarté. Mon plan étoit de vivre quelques années avec Julie comme avec une maîtresse, & de l'épouser ensuite, si elle y consentoit, & que son caractère, que je ne me lassois point d'admirer, ne se démentît pas. Je trouvois en elle des ressources inépuisables du côté de l'esprit. Elle avoit le cœur excellent, l'ame belle, & une figure unique à mes yeux. Faut-il autre chose pour être heureux?

J'avois des espérances considérables, mais éloignées, par conséquent incertaines; d'ailleurs, j'étois maître d'un bien qui pouvoit suffire, avec un peu d'arrangement, à la vie que j'étois résolu de mener : mais un peu d'arrangement s'accorde mal avec beaucoup d'amour.

Il fallut non-seulement équiper Julie d'une façon convenable, mais encore me meubler à Paris & à la campagne, parce que Julie l'aimoit; ainsi c'étoit une nécessité pour moi d'y louer une maison, & d'y rassembler tout ce qui y procure des commodités & de l'agrément. A Paris, on vient à bout de tout cela en vingt-quatre heures; en un clin d'oeil on y fait mettre en place les meubles & les assortiments de toute espece.

Il n'y a de difficile que de les payer: mes mille écus n'avoient pas suffi: il en falloit trouver encore mille autres, pour que chacun fût content.

Je croyois qu'il étoit aussi facile d'emprunter que de se meubler; mais je trouvai dans des gens embarrassés de l'excès de leur argent, une résistance qui alloit jusqu'à l'opiniâtreté. Il n'y avoit pas jusqu'aux Notaires qui me faisoient des difficultés, & me demandoient un emploi: comme je n'en avois point de plus solide que l'amusement de Julie, il fallut renoncer à faire entendre raison à ces ames intéressées, & me débarrasser de quelques contrats, dont les arrérages n'étoient jamais payés qu'ils ne fussent échus; de sorte qu'il falloit attendre des temps infinis d'un quartier à l'autre, même donner chaque fois des quittances. Je fus délivré de toutes ces tracas-

series, & je reçus dix mille francs en perdant honnêtement sur le principal; mais comme il pouvoit n'être jamais remboursé, cela ne peut passer pour une perte réelle.

Julie étoit dans un état qui lui faisoit espérer, qu'au bout de neuf mois, elle deviendrait mere; elle en avoit une joie si charmante, que la mienne en étoit encore augmentée. Il ne nous restoit donc qu'à jouir de nous-mêmes & de nos dix mille livres; & pour le faire tranquillement, nous avions résolu d'aller passer à la campagne tout le temps de sa grossesse.

Avant de partir, M. le Prieur, auquel je ne pensois plus, me mit dans la nécessité de lui faire encore un tour d'espiègle. J'étois obligé d'aller à Versailles pour une affaire qui ne demandoit qu'un quart d'heure: je comptois être de retour avant midi. Il fut la première personne que je trouvai dans le Bureau du Ministre où j'avois à faire: il rougit un peu en me voyant, mais je l'abordai d'un air d'amitié & de connoissance, qui le rassura.

Nous sortîmes ensemble; il me demanda des nouvelles de Julie: je lui dis franchement qu'elle demeurait avec moi; & que quand il voudrait venir dîner avec elle, il nous ferait plaisir à tous les deux. J'ajoutai que s'il vou-

loit que ce fût pour le lendemain, nous l'attendrions jusqu'à une heure, sans quoi ce ne seroit pas sitôt, parce que nous irions passer quelques mois en campagne. Il accepta ma proposition, mais d'un air distrait & embarrassé, qui me donna une espece de défiance; de sorte que je lui donnai mon adresse dans mon ancien appartement de garçon, où j'avois encore quelques meubles, & qui étoit à ma charge jusqu'au premier terme. On pouvoit y manger, en faisant tout apporter de dehors. L'idée me vint de l'y recevoir, & d'y faire trouver Julie, afin de rendre ses recherches inutiles, s'il en vouloit faire.

En arrivant à Paris, je descendis à cette ancienne demeure, qui étoit auprès du Palais-Royal. J'y donnai des ordres pour le dîner du lendemain; mais ayant oublié quelque chose, j'y retournai encore le soir. Je fus de mon hôtesse, qui m'étoit fort dévouée, qu'il étoit venu dans l'après-midi bien des gens de mauvaise mine s'informer si je logeois dans sa maison, & s'il n'y demeueroit pas avec moi une jeune personne qu'on avoit très-bien désignée. Il étoit même venu un Exempt, dont mon hôtesse savoit le nom. Il lui avoit fait sur cela des questions qui me parurent suspectes, & me firent naître le dessein de berner une seconde fois Monsieur le Prieur, s'il avoit

eu mauvaise intention. Pour m'en éclaircir, j'allai de ce pas trouver un Exempt qui m'étoit affidé : il étoit né dans la maison de mon pere, & y avoit été élevé. Je ne le quittai point qu'il ne fût de son camarade quelle étoit sa commission sur mon compte & sur celui de Julie.

Je trouvai qu'il y avoit un ordre de la Police, obtenu sur les remontrances de M. l'Abbé; & que le lendemain à deux heures précises, Julie devoit être enlevée, & mise dans un Couvent aux fraix du charitable Prieur, jusqu'à ce qu'on fût d'elle son nom & sa famille. La scene se feroit passée pendant que nous aurions été à table. M. l'Abbé se faisoit sans doute, un régal d'en être le témoin : il ne m'en fallut pas davantage.

J'allai sur le champ m'assurer de trois Demoiselles des plus connues, & des plus décriées à la Police. Je ne fus embarrassé que de la préférence & du choix, sans sortir du quartier. Je leur donnai rendez-vous le lendemain à midi précise, dans mon appartement, pour y diner avec un gros Abbé, qui étoit une bonne connoissance.

J'avertis en même-temps un Commissaire de mes amis, (car il faut en avoir par-tout) que s'il vouloit trouver un Abbé & trois filles en train de bien faire, il n'avoit qu'à

se transporter lui & ses gens , à une heure sonnante , dans l'appartement de la maison que je lui indiquai.

Je m'y rendis sur le midi. Le couvert étoit mis, le vin & quelques langues paroient déjà la table : les Demoiselles ne se firent pas attendre ; je les excitai à se mettre à l'aise , à quitter les ornements superflus : je n'eus pas grande peine à leur donner un air de parfait désordre. Je les priai de se tenir dans une chambre séparée de celle où je devois recevoir l'Abbé , jusqu'à ce qu'il fût arrivé : il ne tarda pas.

J'avois donné ordre à mon domestique , lorsqu'il seroit entré , de refermer sur lui la porte à doubles tours , ce qui fut exécuté.

Il me demanda tout d'abord où étoit Julie ; je lui répondis qu'elle étoit dans la chambre prochaine , & que j'allois l'avertir.

Je passai donc dans l'appartement des Demoiselles , que je lâchai toutes trois après l'Abbé. Je les avois prévenues qu'il ne valoit rien qu'à force d'être agacé , tirailé , même battu , & qu'il ne payoit qu'à proportion qu'il étoit content de lui. Comme mon appartement avoit deux issues , je descendis par un autre escalier , en fermant encore la porte sur moi à deux tours.

Je ne fais comment le Prieur passa le quart.

R É C I P R O Q U E S. III

d'heure, pendant lequel il fut enfermé avec ces Bacchantes, déjà demi-ivres par mes soins, & persuadées qu'il falloit battre le personnage pour en tirer parti.

Mon Commissaire & sa compagnie vinrent bientôt le tirer de cette peine, mais ce ne fut que pour le jeter dans une autre. On enfonça la porte, & les trois graces demi-nues furent trouvées folâtrant autour du Prieur. Elles furent emmenées en lieu dont elles fa-voient déjà le chemin : pour lui, il en fut quitte pour les huées & les brocards de la nombreuse canaille qui s'étoit ameutée autour de la maison, & dont il falloit traverser les flots pour sortir.

L'Exempt, chargé d'enlever Julie, ne manqua pas de venir à deux heures justes, suivant les instructions de l'Abbé ; mais ce fut un voyage inutile.

Nous partîmes pour la campagne dès le lendemain. J'avois pris une maison à deux lieues de Paris, pour être plus seul & plus ignoré.

Nous étions dans les premiers jours de Juin : le temps étoit tel que l'amour le commande, quand il le fait faire exprès pour ses plaisirs. Tout étoit dans les champs, parfum & zéphyrs ; tout sembloit aimer & inspirer l'amour : nous ne nous promettions que des délices. Hélas, combien nous étions séduits & trompés par de

fausses apparences ! Cette campagne & ce voyage m'ont ôté ma chere Julie , peut-être pour toujours.

Dès le lendemain de notre arrivée , elle se trouva incommodée ; son état ayant besoin de ménagements , elle fut huit lours sans sortir de sa chambre.

Je rendis le second jour une visite au Curé , qui ne savoit que jouer au piquet , & boire pur : à cela près , c'étoit un bon homme : il me rapporta dès le soir ma visite du matin : nous eûmes le malheur de lui plaire ; de sorte qu'il prit soin de nous annoncer , de nous vanter , & de nous amener des nuées de confreres.

Il parloit si souvent à Julie d'une Dame de Monville , dévotte , belle , spirituelle , retirée dans un château voisin , & ayant grande envie de nous connoître sur son récit , que Julie me força , pour ainsi dire , à rendre une visite à cette Dame , assisté de M. le Curé.

Je trouvai une grande femme de quarante-cinq ans , qui paroissoit avoir renouvelé de peau , & fait chair neuve , depuis qu'elle avoit quitté les plaisirs bruyants & fatigans du grand monde , pour savourer en paix les douceurs & nourrissantes voluptés de la vie dévote : car je ne m'y trompai pas au premier coup d'œil : l'habit , la coëffure , le maintien en me saluant ,

saluant, vouloient dire : Ayez à me prendre, s'il vous plaît, pour ce que je veux paroître; mais de grands yeux qui me parcoururent de la tête aux pieds à deux ou trois reprises, disoient : C'est ainsi qu'une jolie femme dans le grand monde, regarde un homme à qui elle veut faire entendre que sa vue ne lui déplaît pas.

Au reste, tout ce qui entouroit la Dame, son ameublement, tout étoit dévot : c'est-à-dire d'une commodité & d'une propreté achevée. Le domestique avoit un air sérieux & appliqué : de longs métiers à faire de la tapisserie dans les anti-chambres, & de grandes vies des Saints toutes ouvertes : les tableaux, les livres qui étoient en vue dans les appartements, étoient tous sérieux & dévots; il n'y avoit pas jusqu'aux devises des écrans qui l'étoient aussi, les Pantins même étoient de vénérables vieillards, ou de bons religieux, dans des attitudes & des mouvements dévots.

On servit un dîner qui fut dévot comme tout le reste, c'est-à-dire de la propreté la plus recherchée, & de la délicatesse la plus exquise.

Alors parut & vint se placer au haut bout de la table, en disant pour tout compliment à voix demi-haute, un long *Benedicite*, une es-

114 LES CONFIDENCES

pece de majordome , d'intendant , de directeur, de confident, effrontément grave, vêtu en ecclésiastique , quoiqu'il ne fût pas tonfuré; homme de quarante ans , fait à peindre, sourcil noir comme jais, jambe bien prise, & bien tendue , en un mot, taillé dans le vigoureux.

Ma présence parut l'étonner un peu ; la sienne ne me surprit point du tout. Je comprenois qu'il y devoit être sans qu'on me l'eût dit, & je l'avois déjà cherché des yeux, persuadé que la maison d'une pareille dévote ne seroit pas bien montée , si cet Officier ne s'y trouvoit point.

La Dame remarqua mon peu d'étonnement, & m'en fut gré; elle vit bien que je savois le monde. Comme elle me paroissoit une ressource & une compagnie pour Julie, je fis de mon mieux pour lui plaire, par des attentions pour elle & pour son Abbé, assorties au caractère & au ton de chaque personnage, & à l'idée que chacun vouloit me donner de soi. J'y réussis assez bien.

Madame de Monville me dit que si Julie étoit aussi estimable qu'elle le pensoit, étant de mon goût & de mon choix, elle se feroit un plaisir de vivre avec nous dans sa retraite, & de mériter l'amitié d'un couple aussi intéressant & aussi-bien assorti.

Dès le lendemain matin, M. l'Abbé vint nous voir de sa part, & m'assura que mon esprit & mes façons avoient beaucoup plu à Madame la Baronne; que si elle n'avoit pas été un peu incommodée pendant la nuit, elle auroit passé sur le cérémonial, & seroit venue voir Julie.

Il étoit chargé d'engager M. le Curé & moi d'aller faire compagnie à cette Dame; & lui majordome resteroit en notre absence à dîner avec Julie.

Je voyois de reste dans les yeux du pape-lard, combien la figure de Julie démontoit sa cervelle; mais je ne craignois point la séduction, & la violence n'étoit pas praticable; il y avoit auprès d'elle une fille qui ne sortoit pas de sa chambre, & un laquais dans l'anti-chambre voisine.

Je laissai donc M. l'Abbé faire connoissance avec Julie, comme il en mouroit d'envie; & j'allai avec le Curé dîner à Monville.

Je trouvai la Dame sur une duchesse, dans une attitude mi-partie entre le dévot & le coquet; sa coëffure étoit négligée, mais entendue, une robe ouverte fort légère, & d'un brun dévot, si l'on veut, mais aussi fort ami de la peau, étoit attachée fort haut sur la poitrine avec une seule épingle. Cette façon d'attacher la robe avoit dispensé d'un.

fichu, & produisoit encore un autre bon effet : au moindre mouvement, tout ce qui étoit au-dessous de l'épingle, étoit à découvert, & n'étoit défendu que par une chemise qui n'avoit point été attachée : l'épingle ne pouvoit pas être par-tout ; & il étoit clair qu'en la tirant doucement par la tête, ce qui n'étoit pas difficile, son absence produiroit le plus aimable désordre, & le déshabillé le plus complet.

Souvent un beau désordre , est un effet de l'art.

Un grand Poète l'a dit, quoiqu'en le disant il ne pensât point à Madame de Monville ; je trouvai cependant qu'il avoit raison, & qu'il y avoit beaucoup d'art dans la position de cette épingle. La chaussure de Madame de Monville étoit frappante ; c'étoit le seul ajustement qui parût travaillé & recherché ; aussi tout ce qu'elle avoit eu intention d'y mettre, y étoit dans la dose convenable. Tout cela étoit lettres closes pour le bon Curé, il n'y voyoit rien, il n'y avoit-là ni piquet ni vin pur.

On prit soin de l'écarter jusqu'au dîner, en lui donnant la commission d'aller voir un plan qui se faisoit dans les jardins.

Il n'eut pas les talons tournés, que la conversation & la figure de Madame de Mon-

ville changerent du blanc au noir : on gémit de la contrainte qu'il falloit perpétuellement effuyer devant un tas de gens qui vous assiegent & vous environnent, du peu de probité de la plupart des hommes aimables, & de l'ennui mortel qu'il y a de vivre avec ceux qui ne le sont pas : cependant une femme y est condamnée pour toute sa vie, si elle veut conserver une certaine considération dans le monde : tant qu'elle a de la figure, on ne lui passe pas la société d'un ami, à moins qu'il n'ait les dehors assez rebutants pour imposer à la médisance ; & puis une femme peut-elle choisir sûrement, peut-elle compter sur des ménagements, vu le peu de probité dont presque tous les hommes sont capables ? -

Tout cela se disoit en changeant de vingt attitudes ; mais de ces attitudes qui ont un nom, & dont chacune est consacrée à faire valoir quelque chose : l'une est pour la jambe, l'autre pour les bras, pour la taille, pour le col, il y a sur-tout dans le rajustement de la gorge un nombre infini de façons sûres de la montrer tout entière, ou en partie, si légèrement, qu'à peine fait-on si on l'a vue. Ici l'unique épingle donnoit des facilités & des échappées de vue admirables ; elle eut même la finesse de tomber ; on se baissa pour la ramasser, la tête de Madame de Monville se

trouva naturellement appuyée sur un de mes genoux. Pendant que sa main cherchoit l'épingle au-dehors, la mienne cherchoit au-dedans, où elle pouvoit être aussi-bien tombée; car nous n'étions sûrs ni l'un ni l'autre du chemin qu'elle avois pris.

Enfin, Madame de Monville la trouva, la rattacha, sourit, & rougit en me regardant fort tendrement, & sans me gronder. Je me retrouvais en pays de connoissance au milieu de ce manège : le vernis dévot y donnoit même une seve & un piquant qui m'étoient inconnus.

Cependant j'aimois trop Julie pour lui faire une infidélité ; mais l'occasion est un gouffre, où la vertu même succombe.

On me faisoit voir qu'on avoit avec moi des façons & de la confiance. Il falloit y répondre par de bons procédés, afin qu'on ne dit pas, dès que je serois parti, que j'étois un génie borné, peut-être même un petit monstre ; car la chose peut aller jusques-là.

Heureusement le Curé revint : on parla de la vie champêtre, & des plaisirs innocents qu'elle procure.

Le dîner vint aussi : on parla morale ; mais d'une façon égayée, dont la Dame & moi avions seuls la clef. Ses yeux me parloient fort nettement amours & plaisirs : je ne fais

si les miens répondoient à ce langage ; mais elle paroissoit enchantée de tout ce qui m'échappoit. Hélas ! peut-être le jour ne se feroit pas passé, que je ne fusse le plus foible & le plus coupable des hommes, & je ne m'en ferois jamais consolé.

Une compagnie très-importune pour Madame de Monville, arriva fort à propos pour moi au sortir de table. Un seul regard me dit tout ce qui se passoit dans son ame ; après quoi, ni moi, ni les nouveaux venus ne virent ses yeux ; la dose de sérieux & de gravité fut triplée. Le Curé sortit, & je le suivis.

Je retrouvai Julie jouant au tric-trac avec le Directeur, qui n'y voyoit déjà plus, & faisoit des écoles terribles.

Dès qu'il fut parti, elle me dit que cet homme l'avoit fatiguée ; qu'il avoit un tour d'esprit & d'yeux embarrassant, & qu'elle comptoit que je ne la laisserois pas souvent en pareil tête-à-tête.

De mon côté, je lui dis tout ce que je pensois de Madame de Monville, & que nous n'avions rien de mieux à faire pour nous débarrasser, moi de la dévote, & elle du Directeur, que de retourner promptement à Paris ; sans quoi nous serions exposés ou à leur persécution, ou à leur faire impolitesse.

Elle y consentit ; mais à condition qu'avant

de partir, elle verroit du moins un quart d'heure cette rivale si singulière; qu'elle étoit en état de prendre l'air, & que dès le lendemain je la menerois faire cette visite; après quoi, si je le voulois, nous partirions sur le champ.

J'envoyai le lendemain de bonne-heure à Monville, savoir si Madame la Baronne voudroit recevoir la visite de Julie l'après-midi.

Je comptois y aller dans ma chaise, que j'avois gardée; mais Madame de Monville renvoya mon domestique avec une berline douce comme une litière, & me fit dire qu'elle avoit encore la compagnie que j'y avois laissée la veille; qu'elle seroit charmée de nous lier: c'étoit un Gentilhomme du voisinage, sa femme & ses deux filles, & qu'elle nous prioit instamment de venir avant le dîner.

Nous partîmes sur les onze heures: Julie se faisoit un plaisir malin d'étudier jusqu'aux moindres gestes de Madame de Monville, de l'embarrasser, de lui donner de la jalousie; elle favouroit d'avance la douceur de contempler une rivale à qui elle se promettoit d'enlever l'objet aimé dès le lendemain. Toutes ces idées lui donnoient une gayeté extrême. Cette visite ne me faisoit pas le même plaisir. Je craignois la pénétration de Madame de Monville, & la vivacité de Julie.

Nous entrâmes dans un salon où étoit la compagnie. J'approchai de Madame de Monville pour lui présenter Julie, que je tenois sous le bras étant encore foible. Quelle fut ma surprise & mon effroi ! Je vis ces deux femmes qui s'étoient approchées avec précipitation pour s'embrasser , reculer chacune deux pas en-arrrière.

Madame de Monville devint rouge, Julie pâle & mourante : ses genoux fléchissoient ; il fallut la soutenir : elle s'évanouit, & fut deux heures sans connoissance.

Cette Dame de Monville étoit Madame de Vaudran, qui avoit changé de nom en quittant Paris, ou du moins qui ne se faisoit appeller à Monville que du nom de sa terre nouvellement acquise. C'étoit la tante de Julie : cette tante qu'elle avoit quittée dès l'âge de treize ans, pour suivre Damon, ce même Damon dont la tante alors étoit folle. Sa destinée étoit d'aimer tous ceux qui aimoient sa niece, ou, si l'on veut, sa fille.

Julie ne revint de son évanouissement, que pour sentir des douleurs aiguës, & un trouble d'esprit qui la rendit bientôt fort malade. On la mit au lit : quand j'aurois été maître de la tirer de cette maison, elle n'étoit pas en état d'être transportée.

Voilà donc ma chere Julie au pouvoir de sa

122 LES CONFIDENCES

rivale, & de sa tante irritée, & ayant des raisons sans réplique de l'être.

Il ne fut plus question pour moi de la voir autrement, qu'en présence de Madame de Monville. Il fallut dire quand & comment nous étions mariés, dans quel pays. Je n'avois sur cela rien de satisfaisant à apprendre. On remit la liberté qu'on me refusoit de la voir, au moment où je rapporterois la preuve du droit que je prétendois en avoir acquis.

Il fallut prendre le parti de la douceur & des caresses. J'en accablois Madame de Monville; mais elle les recevoit en femme mécontente & piquée. Soit que je fasse le mari de Julie, comme je l'assurois, ou qu'il n'en fût rien, comme Madame de Monville s'en doutoit, l'état où étoit la niece imposoit silence aux sentimens & aux idées de la tante.

Elle tourna Julie de tant de façons, elle employa tant d'art & de caresses, pour tirer d'elle la vérité qu'elle vouloit savoir, que cette fille infortunée ne put la cacher.

Comment eût-elle évité le piège? Je n'avois pu la prévenir sur rien; on m'empêchoit depuis trois jours de la voir; on l'assuroit que j'étois retourné à Paris; en même-temps, on lui disoit que si elle n'étoit pas mariée, il étoit essentiel pour elle de l'être promptement, avant que sa grossesse fût plus avancée; qu'il

falloit m'y forcer, si j'en faisois le moindre refus; que c'étoit la résolution de sa tante, & qu'elle avoit assez de crédit pour en venir à bout; que c'étoit le seul moyen de sauver son honneur, & de rentrer dans tous ses droits auprès de sa tante, dont l'amitié & toute la fortune étoient à ce prix.

Il n'en falloit pas tant pour ébranler Julie : persuadée qu'il ne feroit besoin de me faire aucune violence pour obtenir de moi ce que j'avois paru vouloir sincèrement, elle ne balança plus à rendre compte de toutes les circonstances de sa vie, & de la nature de l'engagement qui étoit entre nous.

Elle commençoit à se rétablir. Dès la même nuit, M. l'Abbé & une femme-de-chambre la conduisirent dans un lieu qu'il m'a été impossible de découvrir ni de deviner, quelques recherches que j'aye faites.

Madame de Monville me déclara le lendemain qu'elle avoit ôté sa niece de chez elle; que n'étant pas ma femme, & étant dans un état aussi déshonorant, elle n'avoit pu la garder dans sa maison; que les circonstances où je m'étois trouvé, pouvoient me servir d'excuse; mais que rien ne pouvoit justifier les foibleffes réitérées de sa niece; que comme il n'y avoit pas d'apparence qu'un attachement qui avoit si mal commencé eût des suites heu-

reuses, elle me rendoit les paroles que j'avois données à une fille que sa conduite rendoit indigne de moi.

J'eus beau jurer que j'étois prêt à exécuter sur le champ mes promesses, qu'il y alloit de ma vie, & de celle de Julie, dont rien ne pouvoit me séparer; j'eus beau prier, supplier, me jeter à ses pieds, me livrer à l'emportement & au désespoir, révenir aux prières & aux larmes, le tout fut inutile & perdu.

Madame de Monville demeura dévotement inébranlable, & me dit que, dans quelques années, si je pensois de la même façon, & que Julie méritât mes sentiments par une conduite éprouvée & soutenue, elle me laisseroit maître de suivre mon penchant; qu'elle m'invitoit cependant à la venir voir souvent; si je voulois lui persuader qu'il y eût autre chose qu'un goût de caprice & de dérangement dans ma passion présente. Elle ajouta que c'étoit le seul moyen de savoir des nouvelles de Julie, & peut-être d'abréger le temps de sa retraite & de son absence. Mais, dit-elle, d'un ton plus animé, que je la trouve heureuse dans son malheur, si elle a touché sincèrement le cœur d'un homme fait comme vous!

En prononçant ces mots, le chagrin le plus tendre étoit peint dans ses yeux; y vis combien j'aurois à souffrir, & combien il est mal-

heureux de trop plaire aux tantes dont on aime les nieces.

Il fallut me contenter de ces foibles espérances; & depuis, nulle découverte heureuse n'a changé ma triste situation. J'ai fait deux voyages à Monville; je suis revenu deux fois à Paris; je me suis ruiné en émissaires, en Argus, rien ne m'a fait découvrir la prison de Julie.

On m'accusera peut-être de ne pas paroître assez touché d'une perte si récente, parce que je n'ai point écrit ce voyage, & toutes ses suites, assez tristement. Je n'ai point essayé de tirer des larmes.

Mais ceux qui raisonneront ainsi, ne connoissent ni moi, ni la vraie douleur. Elle ne consiste point dans les exclamations. Plus elle est vive & réelle, moins elle est bruyante & démonstrative. J'ai d'ailleurs pour maxime de garder ma peine pour moi seul, & d'en faire très-petite part à mes meilleurs amis; à plus forte raison aux indifférents.

Quand M. de Saint-Fare, qu'on ne connoît point, jettera les hauts cris dans une misérable brochure, parce qu'il a perdu une petite Julie qu'on ne connoît pas mieux, qui s'avisera, dans le siècle où nous sommes, d'essuyer, ni de partager ses larmes? Non, non; j'aurois trop de chagrin, si je voyois rire les autres en

pleurant moi-même, & en voulant les faire pleurer.

Il est aussi flatteur d'attendrir qu'il est doux de l'être soi-même; mais il est encore plus cruel de le paroître seul, quand on a fait ses efforts pour avoir compagnie.

Je ne me repentirai donc point de n'avoir pas essayé. J'ai des choses à dire dans la grande histoire de Damon & de Julie, pendant leurs quatre années d'absence & de voyages, qui seront peut-être très-larmoyantes. Je trouverai encore des sujets larmoyants dans mon histoire, & dans celle de Madame Prévôt, en cherchant bien. Que fais-je, d'ailleurs, les cruelles épreuves & le mauvais tour aux quels Madame de Monville & son directeur exposeront Julie & moi? Ils sont devors, ils nous aiment; en faut-il davantage? Que ceux qui aiment à pleurer se donnent donc patience. Hélas! nous n'en aurons peut-être que trop de sujet tous tant que nous sommes.

L'Orsque j'eus achevé de lire, Madame de B... dit : Si M. de Saint-Fare avoit pris la peine d'écrire son voyage pour nous, je le trouverois un peu trop gai dans certains

endroits, & je suis persuadée qu'il nous auroit fait graces de quelques descriptions. Mais le tout étoit écrit : il faut oublier ce qui n'a point été dit pour nous, & lui savoir gré de ce qui mérite que l'on s'en souviennne.

Mais j'ai bien de la peine à croire qu'il n'ait pas rendu sa Julie plus aimable & plus spirituelle qu'elle ne l'est en effet.

Je jurai, foi de voyageur, que j'avois affoibli au-lieu d'exagérer; ce qui donna un nouveau sujet de douter.

Madame d'Arville plaignit beaucoup Julie; mais Madame de Cirvac la trouvoit trop coupable pour être si fort à plaindre : on convint cependant qu'elle étoit intéressante.

Pour Damon, il fut lapidé : les écus de Madame Prévôt ne le justifioient pas dans l'esprit des Dames, & les hommes n'osoient dire combien les écus de vieille ont de poids. M. le Prieur leur parut aussi traité suivant ses mérites. On me félicita d'avoir vu Messieurs Haubriot en original; on passa légèrement sur l'article de Madame de Vaudran, & on aima mieux croire que j'avois chargé la peinture, que de penser qu'une femme de qualité, dans la dévotion, eût le moindre avant-goût de foiblesse.

Enfin, il fut question de savoir si j'étois encore dans le dessein d'épouser Julie, & si je ferois bien d'y persévérer.

Je dis que si j'étois assez heureux pour la retrouver, & qu'elle m'aimât toujours, je regarderois cette action comme la plus belle & la plus heureuse de ma vie.

Il restoit à savoir si je ferois bien de faire cette belle action : les sentiments furent partagés sur ce dernier point. Les Dames étoient d'avis qu'il n'y avoit point d'exemple que nos sentiments d'amour & d'amitié fussent à l'épreuve de quelques années de mariage, & que la seule chose qui pût soutenir cette union dans toute la suite de la vie, étoit l'estime ; qu'où elle manquoit, il ne falloit espérer ni paix, ni bonheur ; que, par conséquent, en devenant le mari d'une personne dégradée aux yeux de la raison par une foiblesse, on s'exposoit à la haïr & à la mépriser, dès que la passion seroit éteinte, le propre de la passion n'étant pas de détruire le mépris dont la cause est juste & subsiste toujours ; mais seulement de l'empêcher de paroître, & d'en suspendre l'effet. Dans tous les temps, dit Madame de B., l'amour a fait des miracles de toute espèce, excepté celui de donner une véritable & solide estime pour ce qui mérite du mépris.

J'étois trop intéressé à n'être pas de ce sentiment, pour le laisser passer, sans essayer d'y répondre.

Je dis donc que si j'étois sûr d'être entendu sans déplaire, je débiterois sur cela des idées qui paroîtroient peut-être fausses ou ridicules & qui étoient pour moi des articles de foi. On me pria de mettre au jour ces articles. Puisque vous me le permettez, continuai-je, je pense qu'il n'y a point de véritable amour sans foiblesse. Je rends justice à toutes les femmes qui me la demanderont ; je reconnois qu'il y en a un très-grand nombre qui n'ont jamais été foibles un instant : mais si je cherche en philosophe la cause de leur force dans le cœur, dans la nature des passions, je trouve qu'elles ont triomphé, parce qu'elles n'ont point combattu ; elles ont cru aimer, & se sont trompées ; elles ont eu l'ombre & l'apparence d'une passion, & n'en ont pas eu la réalité.

Toutes les passions en général se rendent maîtresses de notre ame : tant qu'elles n'ont pas subjugué notre volonté & notre raison, elles sont trop foibles, trop imparfaites pour mériter le nom de passions ; elle sont faites pour détruire la raison, comme la raison est faite pour les détruire ; elles ne subsistent point ensemble. L'amour est la plus forte, la plus impérieuse & la plus séduisante des passions, la plus conforme aux desirs & à la nature de notre cœur : où il commande, tout est soumis ; où il reste quelque chose à vain-

130 LES CONFIDENCES

cre & à soumettre, il ne commande pas, & il est foible & imparfait. Donner son cœur, c'est donner sa volonté; & une femme qui fait ce don dans toute son étendue, n'a ni le pouvoir, ni la volonté de garder le reste. Celle qui le garde a cru donner ce qu'elle a retenu, ce qu'elle étoit incapable de donner; car il faut plus de force & de grandeur d'ame qu'on ne se l'imagine, pour être capable par sentimens de toute la force & de toutes les foiblesses de l'amour.

Cette philosophie me paroît d'un grand sens, dit le Vicomte de Nantel; à compter d'aujourd'hui, je me fais disciple de l'école où on l'enseigne; j'en avois déjà les principes dans la tête, ils n'ont besoin que d'être développés.

Voilà un grand appareil, dit Madame d'Arville; voyons où le Philosophe en veut venir. Je m'en doute fort, répondit Madame de B....; sa chere Julie est un peu délabrée, il veut la rétablir : cela demande des préparatifs.

Je me suis attendu, leur dis-je, à être un peu mocqué; mais c'est un tribut que la philosophie doit aux Dames, & qu'elle leur paye souvent. Il est plus aisé de siffler certaines opinions, que de se donner la peine de les approfondir.

Croyez-moi, dit la Comtesse de B..., votre philosophie & vous gagnez davantage à être sifflés, qu'à approfondis; mais tirez-nous d'embarras : venez promptement à l'application de vos principes en faveur de la pauvre Julie.

Je pense donc, répliquai-je, que les hommes ne doivent pas moins estimer une femme qui a eu toutes les faiblesses de l'amour, qu'une autre qui ne les auroit pas éprouvées. Ils doivent l'aimer davantage, lorsqu'ils ne peuvent douter que ces faiblesses ont été l'effet de la seule passion; ils doivent l'en croire plus capable, lorsqu'elles est assez vraie & assez généreuse pour convenir de ses faiblesses, pour les déclarer & les avouer, sans y être forcée; ils doivent croire qu'elle sera plus fidelle, plus attachée, que celles dont la force & les sentiments ne sont fondés sur aucune épreuve.

On ne put s'empêcher de rire du ton doctoral & sérieux avec lequel j'avois débité mon opinion.

Si vous amenez, me dit plaisamment Madame de B..., la mode de cette façon d'estimer plus ou moins les femmes à proportion de leurs faiblesses, je ne doute pas que celles qui vous en auront obligation, ne vous en remercient. Assurément, dit Madame d'Ar-

ville , elles lui devront une députation & une harangue. Mademoiselle Julie ne pourra refuser de porter la parole au nom du corps.

Je ne fais pourquoi , dit Monsieur de Lery , je pardonne plus volontiers à l'aimable Julie la seconde foiblesse , que la première.

Il me semble que les circonstances où elle étoit dans ce petit château , la rendent bien excusable , & qu'il n'est pas possible qu'elle le soit autant , de s'être rendue à la première séduction , indépendamment de toutes circonstances , dit Madame de Cirvac.

Je ne suis pas plus disposée à plaindre qu'à estimer celles en qui l'amour est une passion foible & criminelle ; & en cela , je crois penser comme toutes les personnes raisonnables de l'un & de l'autre sexe , & comme M. de Saint-Fare lui-même , lorsqu'il ne badine point ; mais j'ai toujours plaint bien sincèrement celles que l'innocence & la vertu n'ont préservées ni de l'amour , ni de ses malheurs. Je dois peut-être ce sentiment à l'amour-propre ; car c'est en pensant à soi-même , que l'on plaint les malheurs des autres. M. de Saint-Fare vous a conté gayement de petits malheurs assez bien mérités ; si vous voulez m'entendre , je vous ferai tristement le récit des miens qui me pa-

R É C I P R O Q U E S. 133

roissent plus grands, & je ne crois pas me les
être attirés.

Nous la priâmes tous de ne pas différer &
de commencer ; elle le fit de la façon sui-
vante.

Fin de la premiere Partie.

